BnF Gallica

Nouveau Mercure galant

(1714)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Nouveau Mercure galant (1714). 1715/07.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Uu

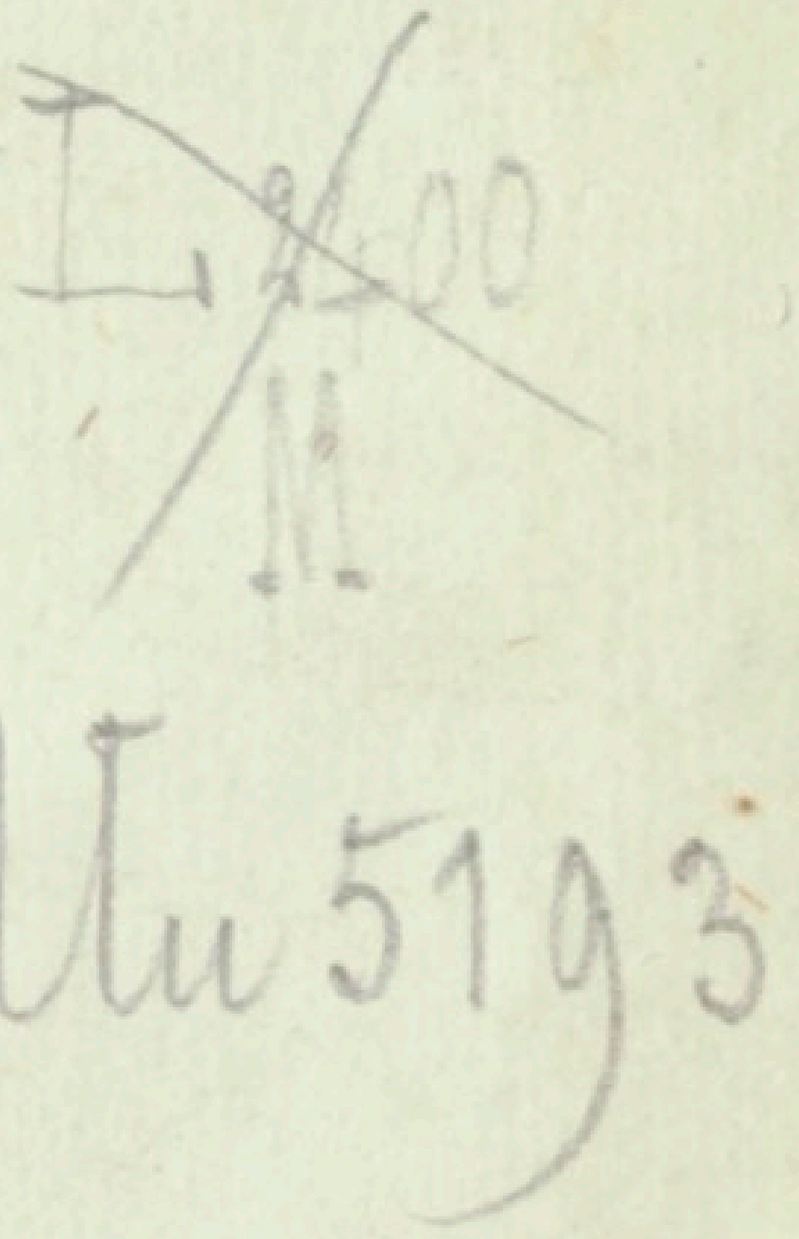


(554)

Double

1563;

569,



Uu 5193

NOUVEAU
MERCURE
GALANT.



A PARIS,

M. DCCXV

Avec Privilege du Roy.

MERCURE GALANT.

Par le Sieur Le Fevre.

Mois de Juillet 1715.

Le prix est 30. sols relié en veau, & 25. sols, broché.

A PARIS,

Chez D. Jollet, & J. Lamesle, au bout du Pont Saint Michel, du côté du Marché-Neuf, au Livre Royal.

Avec Aprobation, & Privilege du Roi

MERCURE NOUVEAU.

MADEMOISELLE,

Vous êtes curieuse, c'est vrayement fort bien fait, & il sied toûjours bien aux jeunes personnes comme vous, de vouloir s'instruire de bon-

MERCURE

4 ne heure, des affaires du monde. Vous vous adreſſez à moy pour cela, & vous avez raiſon, puiſque je ſuis, en depit des uns, & ſous le bon plaiſir des autres, le porte feüille du Public. Il y a des tems où le hazard me remplit d'aſſez bonnes choſes, & d'autres, où les Nouvelles ſerieuſes & galantes ſont plus ſteriles & plus froides; mais vous ſçavez qu'il faut, comme l'on dit, prendre le tems comme il vient: J'avois reſolu d'abord de vous écrire une Lettre tendre, parce que j'ay connu du premier

coup d'œil les heureuſes diſpoſitions que vous avez à la renſdreſſe. Je le ferois encore, ſi tout le monde avoit ce doux penchant comme vous ; mais ce monde dont je dois vous entretenir, Mademoiſelle, eſt plein de Cenſeurs qui ne ſont le plus ſouvent guere amoureux, & les beaux diſcours que je vous tiendrois ſur ce Chapitre, ne manqueroient pas d'être épluchez, épiloguez, & denigrez d'un bout à l'autre, par l'infatiable critique ; ainſi croyez-moy, en attendant que je vous écrive une

Lettre que je ſeray ſûr que vous ne montrerez pas à tous les Curieux, comme celle ci, liſez ſans conſequence tout ce que je vais vous preſenter. Il y aura cependant (& je vous le dis entre nous deux) de l'amour par-cy, par-là, ſi vous m'entendez comme je le ſouhaite, vous en ferez l'application qui nous conviendra. Ne rougiſſez pas de cette propoſition, j'en ay dit autant à bien d'autres, ſans qu'il en ait été ni plus ni moins : & vous ſerez toûjours la Maîtreſſe de me faire rentrer dans mon devoir,

si vous vous appercevez que je m'écarte quelquefois des bornes de la discretion que me prescrivent les égards que je vous dois. Voila ma declaration qui ne me paroît pas mal trouſſee, je vous donne trois mois pour étudier la réponſe que vous jugerez à propos de me faire. Si je n'avois pas l'honneur de vous connoître plus particulierement que la Dame du mois paſſé, je vous la demanderois tout à l'heure pour faire connoiſſance ; mais cela n'eſt pas neceſſaire, & nous avons tous deux le tems d'at-

tendre ; je vous invite cependant à lire autre chose, nous reprendrons nôtre texte quand il nous plaira.

Lettre d'un Gentilhomme Piémontois, à l'Auteur du Mercure Galant.

Trouvez bon, Monsieur, qu'en retour de ces nouvelles écrites avec tant d'agrément, & dont vous nous regalez tous les mois, je vous fasse part de ce qui vient de se passer à nos yeux dans la Capitale du Piémont ; je veux parler de l'entrée de M.

GALANT.

le Marquis de Prie, Ambassadeur du Roy Tres-Chrestien, auprés du Roy de Sicile, nôtre Souverain, & de la premiere Audience publique que ce Prince a donnée à ce Ministre.

L'onziéme de ce mois jour destiné pour l'Entrée de l'Ambassadeur de France, ce Seigneur envoya dés le matin ses carrosses & sa livrée à la cense du Tresorier Ferrero, éloignée de Turin d'environ une demie lieuë, située sur le grand chemin de Rivoles, d'où il devoit commencer sa marche.

L'Ambassadeur s'y rendit incognito *sur les deux heures*

& demie aprés midy. Un grand nombre de personnes de qualité malgré la pluye qui survint, s'étoit avancé en carrosses jusqu'à cette censé, pour voir le commencement de la marche. J'étois du nombre & j'observay avec assez de soin tout ce qui se passa; pour pouvoir me flatter de vous en envoyer une relation exacte.

Nous vîmes arriver d'abord un grand nombre de carrosses à six chevaux, à la tête desquels étoient les carrosses du Roy, de la Reine, de Madame Royale, de M. le Prince de Piémont, des Princes de la Maison de Cari-

gnan, & ceux de l'Ambaſſadeur. Ce Miniſtre fut complimenté en même temps de la part des Princes, des Princeſſes, des Miniſtres, & des principaux Seigneurs de cette Cour, auſquels il avoit donné part de ſon arrivée & du jour de ſon entrée.

A quatre heures & demie, arriva le Marquis de Carail Gouverneur de Turin, l'un des anciens Chevaliers de l'Ordre de l'Annonciade, & nommé par le Roy pour accompagner l'Ambaſſadeur de France, à ſon Entrée & à ſon Audiance; il étoit dans le carroſſe du Corps, & il y avoit

dans le même carrosse le Marquis Dangrone, Maître des Ceremonies, ou Introducteur des Ambassadeurs, quatre Valets de pied du Roy marchoient à côté des portieres, le carrosse de la Reine suivoit celuy du Roy, le Comte Verdire qui faisoit la fonction de Sous-Introducteur, étoit dans ce second carrosse; ces Messieurs arrivant trouverent une nombreuse & magnifique livrée de l'Ambassadeur, & ils furent reçûs à la descente de son carosse par sa familia nobile; *c'est-à-dire, par les Ecuyers, les Gentilshommes, les Secretaires & les principaux*

Officiers de la Maiſon de l'Ambaſſadeur.

Ce Miniſtre receut le Marquis de Carail à la moitié du veſtibule, il le conduiſit dans ſon Appartement qui étoit à rez de chauſſée, & en entrant, comme il étoit cenſé eſtre dans ſa maiſon, il luy donna le pas & la main, j'ay appris qu'il y avoit dans cette chambre trois chaiſes égales, que le Marquis de Carail ſe plaça ſur la premiere, l'Ambaſſadeur ſur une autre, dans la même ligne, & le Maître des Ceremonies ſur la troiſiéme, mais qui étoit un peu reculée; ils ne furent qu'un mo-

ment dans cet appartement, & aprés les Complimens ordinaires, ils en ſortirent pour monter en carroſſe: j'obſervay qu'en ſortant le Marquis de Carail donna le pas & la main à l'Ambaſſadeur: ce Miniſtre monta le premier dans le caroſſe du Corps, il ſe mit dans le fond à la droite, & à la premiere place, le Marquis le ſuivit & ſe mit ſur le même fond à ſa gauche, & à la ſeconde place, le Maiſtre des Ceremonies ſe mit ſur le ſecond fond, à la troiſieme place & vis-à-vis l'Ambaſſadeur, & le Comte de Bucil occupa la quatriéme & vis-à-vis du

Marquis de Carail.

Les Gentilshommes de l'Ambaſſadeur, ſes Secretaires, ſon Aumoſnier & les principaux Officiers de ſa maiſon ſ placerent dans les caroſſes de la Reine, de Madame Royale, & du Prince de Piémont, & la marche commença dans l'ordre ſuivant.

On vit d'abord le carroſſe du Marquis de Carail, qui étoit chargé, comme j'ay eu l'honneur de vous dire, de la conduite de l'Ambaſſadeur: venoient enſuite dix huit Valets de pied de ce Miniſtre, qui marchoient à pied deux à deux, faiſoient une tres-

grande file, cette livrée étoit parée de tous les plus riches ajuſtemens & qui pouvoient donner plus d'éclat dans une pareille Ceremonie.

Un des Ecuyers de l'Ambaſſadeur veſtu magnifiquement & ſur un tres beau cheval dont le harnois étoit riche, paroiſſoit à la tête de ſix Pages, auſſi à cheval, couverts de la livrée de l'Ambaſſadeur, qui étoit rehauſſée & toute couverte de galons d'or. Ils marchoient immediatement devant le carroſſe du Corps, dans lequel étoit l'Ambaſſadeur, les carroſſes de la Reine, de Madame Royale, du Prince de Piémont

& *trois autres des Princes du Sang, suivoient le carrosse du Corps, je remarquay que ceux du Prince de Piémont, & des Princes de Carignan, étoient drapez, celui du Prince de Piémond avoit des clous, & les autres sans clous; le carrosse du Marquis de S. Thomas premier Ministre & Secretaire d'Etat pour les affaires étrangeres, marchoit immediatement aprés ceux des Princes du Sang.*

A quelque distance, on vit paroistre le Suisse de l'Ambassadeur à cheval, qui precedoit les carrosses de son Maistre, les uns attelez de huit & les autres de six

chevaux, tous richement harnachez ; ces carrosses étoient ornez tant pour la sculpture, peinture, dorure, & broderie, de tout ce que l'Art avoit pû imaginer de plus beau, de plus riche, & de plus recherché, ils étoient suivis d'un grand nombre d'autres carrosses à six chevaux, que les Ministres & les principaux Seigneurs de la Cour avoient envoyez pour grossir le cortege de l'Ambassadeur.

En arrivant à la Porte Susine, la Garde presenta les Armes, les Officiers à la tête saluërent du chapeau, & les Tambours battirent aux champs, on entra dans

la Ville par la ruë de la grande d'Oire, d'où on ſe rendit au Palais de l'Ambaſſadeur, par la Place S. Charles. Les ruës & les places, malgré la pluye, étoient remplies d'un concours extraordinaire de peuple que la curioſité y avoit attiré; & on voyoit aux feneſtres des maiſons qui étoient ſur le paſſage, un grand nombre de Seigneurs & de Dames que la meſme raiſon y avoit conduits.

L'Ambaſſadeur étant arrivé en ſon Hôtel deſcendit de carroſſe accompagné du Marquis de Carail qui le conduiſit dans ſon ap-

partement, l'Ambassadeur lui donna le pas & la main ils étoient precedez par le Maistre des Ceremonies, & par le Sous. Introducteur qui marchoient immediatement devant eux, ils entrerent dans la chambre d'Audiance, où de Parade, & ils y trouverent les chaises disposées comme elles l'avoient été à la Cense Ferrero. Le Sous-Introducteur des Ambassadeurs, les Gentilshommes & les Secretaires de l'Ambassadeur restorent dans l'anti-chambre la plus proche de la chambre de Parade : le Marquis sortit pour un moment aprés estre entré, l'Am-

bassadeur le conduisit jusqu'au carrosse du Roy, & le vit partir, le Maistre des Ceremonies monta dans le même carrosse, pour accompagner & reconduire le Marquis de Carail chez luy.

Le Maistre des Ceremonies & le Sous-Introducteur, se rendirent peu de temps aprés chez l'Ambassadeur, pour assister aux Complimens que ce Ministre alloit recevoir de la part du Roy, de la Reine, & de toute la Cour.

Le Comte de Coligno premier Gentilhomme de la Chambre, vint le premier de la part du Roy, faire Compliment à l'Ambassa-

deur ſur ſon arrivée : il fut ſuivi de la part de la Reine, par le Comte de Gouvon Chevalier d'Honneur de cette Princeſſe. De la part de Madame Royale, par le Baron de Chevron ſon premier Ecuyer, & de la part de M. le Prince de Piémont, par le Marquis de Cortange ſon Sous-Gouverneur.

Le lendemain 12. du mois à onze heures du matin, le Marquis de Carail, accompagné comme la veille du Maiſtre des Ceremonies, & du Sous-Introducteur, tous en deüil, & en habit à manteau, ſe rendirent à l'Hôtel

de l'Ambaſſadeur, dans les mêmes carroſſes du Roy, & avec ceux de la Reine, de Madame Royale, & du Prince de Piémont. Les Gentilshommes de l'Ambaſſadeur receurent le Marquis de Carail, & l'Ambaſſadeur habillé ce jour-là en pourpoint, garni de creſpes, & en long manteau noir, le receut au bas de l'eſcalier. Tout ſe paſſa pour le ceremonial, comme le jour precedent. Ils entrerent dans l'appartement de l'Ambaſſadeur, & aprés s'eſtre aſſis, ils en ſortirent un moment aprés pour aller à l'Audience; l'Ambaſſadeur monta le premier dans le carroſſe du

dans le même carrosse le Marquis Dangrone, Maître des Ceremonies, ou Introducteur des Ambassadeurs, quatre Valets de pied du Roy marchoient à côté des portieres, le carrosse de la Reine suivoit celuy du Roy, le Comte Verdire qui faisoit la fonction de Sous-Introducteur, étoit dans ce second carrosse; ces Messieurs arrivant trouverent une nombreuse & magnifique livrée de l'Ambassadeur, & ils furent reçûs à la descente de son carosse par sa familia nobile; *c'est-à-dire, par les Ecuyers, les Gentilshommes, les Secretaires & les principaux*

Officiers de la Maiſon de l'Ambaſſadeur.

Ce Miniſtre receut le Marquis de Carail à la moitié du veſtibule, il le conduiſit dans ſon Appartement qui étoit à rez de chauſſée, & en entrant, comme il étoit cenſé eſtre dans ſa maiſon, il luy donna le pas & la main, j'ay appris qu'il y avoit dans cette chambre trois chaiſes égales, que le Marquis de Carail ſe plaça ſur la premiere, l'Ambaſſadeur ſur une autre, dans la même ligne, & le Maître des Ceremonies ſur la troiſiéme, mais qui étoit un peu reculée; ils ne furent qu'un mo-

grande file, cette livrée étoit parée de tous les plus riches ajuſtemens & qui pouvoient donner plus d'éclat dans une pareille Ceremonie.

Un des Ecuyers de l'Ambaſſadeur vestu magnifiquement & ſur un tres beau cheval dont le harnois étoit riche, paroiſſoit à la tête de ſix Pages, auſſi à cheval, couverts de la livrée de l'Ambaſſadeur, qui étoit rehauſſée & toute couverte de galons d'or. Ils marchoient immediatement devant le carroſſe du Corps, dans lequel étoit l'Ambaſſadeur, les carroſſes de la Reine, de Madame Royale, du Prince de Piémont

& trois autres des Princes du Sang, suivoient le carrosse du Corps, je remarquay que ceux du Prince de Piémont, & des Princes de Carignan, étoient drapez, celui du Prince de Piémond avoit des clous, & les autres sans clous; le carrosse du Marquis de S. Thomas premier Ministre & Secretaire d'Etat pour les affaires étrangeres, marchoit immediatement aprés ceux des Princes du Sang.

A quelque distance, on vit paroistre le Suisse de l'Ambassadeur à cheval, qui precedoit les carrosses de son Maistre, les uns attelez de huit & les autres de six

chevaux, tous richement harnachez ; ces carrosses étoient ornez tant pour la sculpture, peinture, dorure, & broderie, de tout ce que l'Art avoit pû imaginer de plus beau, de plus riche, & de plus recherché, ils étoient suivis d'un grand nombre d'autres carrosses à six chevaux, que les Ministres & les principaux Seigneurs de la Cour avoient envoyez pour grossir le cortege de l'Ambassadeur.

En arrivant à la Porte Sufine, la Garde presenta les Armes, les Officiers à la tête saluërent du chapeau, & les Tambours battirent aux champs, on entra dans

la Ville par la ruë de la grande d'Oire, d'où on se rendit au Palais de l'Ambassadeur, par la Place S. Charles. Les ruës & les places, malgré la pluye, étoient remplies d'un concours extraordinaire de peuple que la curiosité y avoit attiré; & on voyoit aux fenestres des maisons qui étoient sur le passage, un grand nombre de Seigneurs & de Dames que la mesme raison y avoit conduits.

L'Ambassadeur étant arrivé en son Hôtel descendit de carrosse accompagné du Marquis de Carail qui le conduisit dans son ap-

partement, l'Ambassadeur lui donna le pas & la main ils étoient precedez par le Maistre des Ceremonies, & par le Sous-Introducteur qui marchoient immediatement devant eux, ils entrerent dans la chambre d'Audiance, où de Parade, & ils y trouverent les chaises disposées comme elles l'avoient été à la Cense Ferrero. Le Sous-Introducteur des Ambassadeurs, les Gentilshommes & les Secretaires de l'Ambassadeur restarent dans l'anti-chambre la plus proche de la chambre de Parade : le Marquis sortit pour un moment aprés estre entré, l'Am-

bassadeur le conduisit jusqu'au carrosse du Roy, & le vit partir, le Maistre des Ceremonies monta dans le même carrosse, pour accompagner & reconduire le Marquis de Carail chez luy.

Le Maistre des Ceremonies & le Sous-Introducteur, se rendirent peu de temps aprés chez l'Ambassadeur, pour assister aux Complimens que ce Ministre alloit recevoir de la part du Roy, de la Reine, & de toute la Cour.

Le Comte de Coligno premier Gentilhomme de la Chambre, vint le premier de la part du Roy, faire Compliment à l'Ambassa-

deur ſur ſon arrivée : il fut ſuivi de la part de la Reine, par le Comte de Gouvon Chevalier d'Honneur de cette Princeſſe. De la part de Madame Royale, par le Baron de Chevron ſon premier Ecuyer, & de la part de M. le Prince de Piémont, par le Marquis de Cortange ſon Sous-Gouverneur.

Le lendemain 12. du mois à onze heures du matin, le Marquis de Carail, accompagné comme la veille du Maiſtre des Ceremonies, & du Sous-Introducteur, tous en deüil, & en habit à manteau, ſe rendirent à l'Hôtel

de l'Ambaſſadeur, dans les mêmes carroſſes du Roy, & avec ceux de la Reine, de Madame Royale, & du Prince de Piémont. Les Gentilshommes de l'Ambaſſadeur receurent le Marquis de Carail, & l'Ambaſſadeur habillé ce jour-là en pourpoint, garni de creſpes, & en long manteau noir, le receut au bas de l'eſcalier. Tout ſe paſſa pour le ceremonial, comme le jour precedent. Ils entrerent dans l'appartement de l'Ambaſſadeur, & aprés s'eſtre aſſis, ils en ſortirent un moment aprés pour aller à l'Audience; l'Ambaſſadeur monta le premier dans le carroſſe du

Roy, & se mit à la premiere place, le Marquis de Carail à la seconde, & le Comte de Bucil & le Maistre des Ceremonies, sur le second fond, dix-huit Valets de pied de l'Ambassadeur, marchoient dans le même ordre que le jour precedent, & à la tête des chevaux du carrosse du Roy, six Pages de ce Ministre, étoient ce jour-là à pied & auprés des portieres, & ses Ecuyers, ses Gentilshommes, ses Secretaires, & son Aumosnier rempliſſoient les carrosses de la Reine, de Madame Royale, & du Prince de Piémont, tous les carrosses.

carroſſes de l'Ambaſſadeur ſuivoient immediatement celui de ce Prince & fermoient la marche.

L'Ambaſſadeur en arrivant au Palais trouva la Garde ſous les armes, Drapeau déployé, preſentant les armes, les Tambours ont rappellé, & les Officiers à la tête ont ſalué du chapeau.

Les Gardes de la Porte étoient pareillement ſous les armes, les Officiers à la tête, qui ont ſalué du chapeau de la même maniere.

L'Ambaſſadeur eſt deſcendu de carroſſe, & ſans s'arrêter en aucun endroit il a marché entre le Marquis de Carail, & le Maî-

tre des Ceremonies. Ses Valets de pied, ſes Pages, ſes Gentilshommes, & le Sous-Introducteur le precedoient ; les Valets de pied ſe ſont arrêtez dans l'anti-chambre qui eſt immediatement aprés la Salle des Gardes du Corps, les Pages dans celle qui ſuit, & qui eſt plus avancée, & les Gentils-hommes ſont entrez juſques dans la Chambre de l'Audience.

La Garde Suiſſe & les Gardes du Corps étoient ſous les armes, leurs Officiers à la teſte.

Le Marquis de S. Georges, Grand Maître de la Maiſon du Roy, en habit de deüil, & à man-

teau, a receu l'Ambassadeur à la porte de l'anti-chambre, & prés la place du Maître des Ceremonies qui s'est avancé. Ainsi ce Ministre est entré dans la Salle d'Audiance ayant le Marquis de Carail à sa droite, & le Marquis de S. Georges à sa gauche ; il a fait trois reverences, la premiere en entrant, la seconde au milieu de la chambre, la troisiéme au bas de l'estrade qui étoit élevée de deux marches, & sur laquelle le Roy étoit assis dans un fauteüil, un Capitaine des Gardes derriere luy, le Prince de Piémont à sa droite, les Princes de Carignan

proche du fauteüil, mais un peu en arriere, pluſieurs Chevaliers de l'Annonciade, & beaucoup d'autres perſonnes de qualité au bas de l'eſtrade.

Le Roy s'eſt levé au moment que l'Ambaſſadeur a paru, & s'eſt découvert à chacune de ſes reverences; l'Ambaſſadeur ayant monté ſur l'eſtrade, le Roy s'eſt couvert, & l'Ambaſſadeur s'eſt couvert en même tems, & en commençant ſon Compliment. Je voudrois bien, Monſieur, pour vôtre ſatisfaction pouvoir vous rapporter icy le Diſcours que ce Miniſtre a fait au Roy & la ré-

ponſe de nôtre Souverain ; mais j'étois ſi éloigné, que j'en perdis beaucoup. Ceux qui étoient plus prés de l'eſtrade, diſent que l'Ambaſſadeur parla avec beaucoup de dignité, & avec ce juſte temperament de liberté & de reſpect ſi difficile à trouver ; & que le Roy luy répondit avec ſon éloquence naturelle & ſa facilité ordinaire.

Le Roy ayant fini ſa réponſe, ſe découvrit, l'Ambaſſadeur ſe découvrit en même tems, & aprés avoir fait trois reverences de la même maniere qu'il les avoit faites en arrivant, il ſe retira, ayant à ſa droite le Marquis de Carail,

le Grand-Maître à sa gauche, & il étoit precedé comme en entrant, par le Maître des Ceremonies, par le Sous-Introducteur, & par ses Gentilshommes.

Ce fut dans cet ordre qu'il se rendit à l'appartement de la Reine; cette Princesse étoit sur son Trône, un Capitaine des Gardes étoit derriere son fauteüil, le Prince de Piémont auprés d'elle, & les deux Princes & la Princesse de Carignan sur l'estrade, la Reine se leva aussitôt que l'Ambassadeur parut à la porte de sa chambre, il fit trois reverences, & monta ensuite sur l'estrade; la

Reine l'invita, & le pressa même, à ce qu'il parût, de se couvrir. Il en fit seulement une legere demonstration, pour conserver la dignité de son caractere, mais il luy fit son Compliment découvert, que je ne vous rendrai point, pour m'être trouvé, comme dans l'Audiance du Roy, trop éloigné de l'estrade : la Reine, à ce qu'on dit, luy répondit en des termes gracieux & pleins de politesse, & aprés avoir répondu à son Discours, cette Princesse arrêta un moment l'Ambassadeur, pour s'informer de la santé du Roy son Maistre, & de celle du Dau-

phin, & elle témoigna apprendre avec un sensible plaisir, que ces deux Princes, dans des âges si differens, joüissoient d'une égale santé.

L'Ambassadeur se retira ensuite de l'Audience de la Reine de la même maniere, & dans le même ordre qu'il y étoit entré; le Grand Maître aprés l'avoir accompagné jusques à la Salle des Gardes du Corps, le quitta: ce Ministre continua ensuite sa marche entre le Chevalier de l'Annonciade, & le Maître des Ceremonies, jusques au carrosse du Roy; il y entra le premier, &

prit à l'ordinaire, la premiere place dans le fond & à droite, le Marquis de Carail, Chevalier de l'Annonciade, se mit à sa gauche, & l'Ambassadeur se rendit au Palais de Madame Royale, dans le même ordre, & avec le mesme cortege qu'il étoit venu chez le Roy.

La Garde étoit sous les armes, & les tambours ont appellé; l'Ambassadeur monta à l'appartement de cette Princesse, entre le Marquis de Carail & le Maître des Ceremonies: il fut receu à la porte de l'antichambre la plus proche de la Salle des Gardes, par

le Comte de Cumiane, premier Maître d'Hôtel de Madame Royale ; il faisoit en cette occasion la fonction du Comte de la Roque, Grand Maître de la Maison de Madame Royale, qu'une longue maladie a mis hors d'état de faire aucun service.

Les Gardes de la Porte, les Suisses & les Gardes du Corps étoient sous les armes, de la même maniere que l'Ambassadeur les avoit trouvez chez le Roy.

Madame Royale étoit sur l'estrade assise dans un fauteüil, son Capitaine des Gardes du Corps derriere elle, & le Prince & la

Princesse de Carignan proche son fauteüil; elle s'est levée si-tost que l'Ambassadeur a paru, il a fait ses trois reverences dont la derniere s'est terminée au bas du marche-pied: aussitost qu'il y est monté, Madame Royale l'a prié de se couvrir, ce Ministre en a fait seulement une demonstration, comme il en avoit usé chez la Reine, mais la demonstration a paru un peu plus marquée; l'Ambassadeur lui a fait ensuite son compliment. Madame Royale, quoyque incommodée, s'est levée pour luy répondre, & pendant son Discours qui a été assez long, elle s'est te-

nuë debout, & sans estre soûte-nuë : aprés qu'elle a eu fini, l'Ambassadeur s'est retiré de la même maniere qu'il étoit entré, & il a été reconduit jusques dans la Salle des Gardes du Corps par le Comte de Cumiane. Il s'est rendu ensuite dans son Hostel, toûjours accompagné du Marquis de Carail & du Maître des Ceremonies qu'il a retenus à dîner, & aprés le dîné, & vers les trois heures aprés midy, ce Ministre est monté dans le carrosse du Roy, accompagné à l'ordinaire de ces deux Messieurs, pour se rendre à l'audience du Prince de Piémont. C'a été toû-

jours le meſme cortege, & la meſme marche, rien de changé dans le ceremonial; l'Ambaſſadeur a trouvé la Garde ſous les armes, les tambours rappellants, les Gardes de la Porte, les Suiſſes & les Gardes du Corps ſous les armes; en entrant dans l'anti-chambre du Prince, il a été receu par le Chevalier de la Roque l'un des Maîtres d'Hoſtel du Roy, & qui faiſoit la fonction de premier Maître d'Hoſtel du Prince de Piémont.

Ce jeune Prince étoit ſur un marchepied, & ſous le dais, le Prince de Carignan ſur l'eſtrade à ſa droite, & le Marquis du

Coudré, Chevalier de l'Annonciade, son Gouverneur, derriere son fauteüil; quelques Chevaliers de l'Annonciade étoient autour du marchepied: l'Ambassadeur aprés les reverences ordinaires est monté sur l'estrade, le Prince s'est couvert, & l'Ambassadeur pareillement; il a fait son compliment, auquel ce jeune Prince a répondu assez bas & en peu de paroles.

L'Ambassadeur s'est retiré de son audience dans le mesme ordre qu'il y est entré. Le premier Maître d'Hostel du Prince l'a reconduit jusques à la Salle des Gardes du Corps, où il l'avoit receu en

arrivant; il eſt deſcendu enſuite entre le Marquis de Carail, & le Maiſtre des Ceremonies. Il eſt rentré dans le carroſſe du Roy, a été reconduit dans ſon Palais & juſques dans ſa chambre d'Audience, par ces Meſſieurs preposez à ſa conduite, dans la maniere que je vous l'ay déja marqué, & l'Ambaſſadeur pareillement quand le Marquis de Carail s'eſt retiré, la conduit juſqu'au carroſſe & la veu partir.

Peut-eſtre trouverez-vous, Monſieur, cette relation un peu trop étenduë, mais je ne pouvois l'abreger ſans vous priver du dé-

tail d'un ceremonial, dont la connoissance peut n'estre pas indifferente à ceux qui seroient chargez de pareils emplois en cette Cour, & c'est par rapport au mesme ceremonial que je vous rapporterai encore ici ce qui s'est passé le mesme jour dans une audience publique que la Reine & Madame Royale donnerent à la Marquise de Prie femme de l'Ambassadeur.

Le Roy & la Reine ayant souhaité de recevoir cette Ambassadrice avec tous les honneurs qui sont dûs au caractere de son mari, lui envoyerent la Comtesse de Non, femme d'un des Capitai-

nes

nes des Gardes du Corps, & l'une des Dames d'honneur de la Reine : cette Comtesse se rendit au Palais de l'Ambassadeur, dans un des carrosses du Roy, & accompagnée du Maistre des Ceremonies ; elle fut receuë à la descente du carrosse par les Gentilshommes de l'Ambassadeur : l'Ambassadrice vint la recevoir au haut de l'escalier, la conduisit dans son Appartement, & lui donna le pas, la porte, la main, & la chaise égale.

Un moment aprés l'Ambassadrice & la Dame d'honneur sortirent pour monter en carrosse ; l'Ambassadrice y entra la premiere

& prit la premiere place dans le fond & à la droite ; la Dame d'honneur se mit à la gauche, & le Maistre des Ceremonies sur le devant : les Gentilshommes & l'Ecuyer de l'Ambassadrice suivoient dans un de ses carrosses à six chevaux : l'Ambassadrice en arrivant au Palais a trouvé les Gardes de la Porte, les Suisses, & Gardes du Corps en haye ; la Princesse de la Cisterne premiere Dame d'honneur de la Reine a receu l'Ambassadrice dans le cabinet qui precede la chambre dans laquelle étoit la Reine. L'Ambassadrice en entrant dans cette

chambre, a trouvé la Reine debout, qui lui a fait l'honneur de la saliüer; le Roi est entré un moment aprés, suivi du Prince de Piémont, l'un & l'autre ont salué l'Ambassadrice : le Roy, aprés lui avoir dit quelques paroles obligeantes, & pleines de politesse, s'est retiré, suivi comme il étoit entré du Prince de Piémont. L'Ambassadrice en sortant de la chambre de la Reine, a esté accompagnée par la premiere Dame d'honneur, jusqu'à l'endroit où elle l'avoit receue.

Au sortir de l'appartement de la Reine, l'Ambassadrice toû-

jours accompagnée de Madame la Comtesse de Non, Dame d'Honneur, & du Maistre des Ceremonies, a été dans le même carrosse, & dans le même ordre, chez Madame Royale, son cortege n'estoit pas si nombreux que celuy de l'Ambassadeur son mary, mais l'empressement des spectateurs ne fut pas moins remarquable, tous les endroits par où elle passa étoient bordez d'une foule de personnes de toutes conditions, que l'éclat de sa beauté, un air noble, & ces graces naissantes d'une premiere jeunesse, attiroient à son passage. Hommes & fem-

mes, tout le monde vouloit la voir, quoyque peut-estre par des sentimens differens. Elle fut reçûë chez Madame Royale, de la même maniere qu'elle l'avoit été chez la Reine, en sortant de l'appartement de cette Princesse, elle fut reconduite à son Palais, & jusques dans son appartement, par la Dame d'Honneur, & par le Maistre des Ceremonies, l'Ambassadrice donna à cette Dame le pas & la main dans sa maison, la reconduisit jusqu'au carrosse du Roy & la vit partir avant que de se retirer.

Si la Reine n'étoit pas retour-

née le meſme jour à la Vennerie, l'Ambaſſadrice auroit été au cercle de Sa Majeſté, & auroit été aſſiſe ſur un pliant ſemblable à celui des Princeſſes du Sang, dans le milieu du cercle, & vis-à-vis Sa Majeſté.

Trouvez bon, Monſieur, que je vous faſſe remarquer qu'on fait icy diffrence entre tabouret & pliant, les Princeſſes du Sang ont un pliant, les autres Dames qui ont droit de s'aſſeoir chez la Reine, comme Grandes d'Eſpagne, n'ont qu'un tabouret carré. Le 14 du mois l'Ambaſſadrice fut au cercle chez Madame

Royale, & eût un pliant placé dans le milieu du cercle, vis à vis de Madame Royale.

Si cette Relation n'étoit pas déja trop longue, je vous rendrois compte de l'Audience que l'Ambaſſadeur eût de M. le Prince & de Madame la Princeſſe de Carignan, & du Prince Thomas; mais pour abreger je me contenterai de vous dire que le Prince de Carignan deſcendit quatre ou cinq marches de ſon eſcalier pour le recevoir, & qu'il donna par tout à ce Miniſtre le pas, la main, la porte, & la premiere chaiſe ſur l'eſtrade. Que la Princeſſe dans

son Audience, n'eût pas plustôt apperceu l'Ambassadeur entrer dans sa chambre, qu'elle descendit de son estrade, & fit quelques pas en avant, pour recevoir ce Ministre, qui de son côté pressa sa marche, afin qu'elle en fit moins.

Le ceremonial dans l'Audience du Prince Thomas se passa à peu prés comme chez le Prince de Carignan son frere. Il n'y eut rien de particulier dans l'Audience que le Marquis de S. Thomas premier Ministre du Roy, donna à l'Ambassadeur, sinon qu'il descendit presque jusqu'au bas de son escalier, pour recevoir cet Ambassadeur.

deur. Ce seroit ici l'endroit de vous entretenir des visites que l'Ambassadeur a receus des deux Princes de Carignan, du Marquis de S. Thomas, & des principaux Seigneurs de cette Cour ; mais il faut remettre ce discours à une nouvelle Relation, que je vous envairay pour peu que vous me paroissiez le souhaiter. J'ay l'honneur d'estre parfaitement, Monsieur, Vostre, &c.

A Turin ce 20. May 1715.

M le Marquis de Prie dont il est parlé dans cette Relation est le chef du nom & des armes de sa maison, originaire

de Berry ; mais établie depuis quelques ſiecles en Normandie, & ſans entrer dans le détail de ſa genealogie qui me meneroit trop loin, je me contenteray de vous dire qu'il y a peu de Maiſons dans ces deux Provinces, plus anciennes, mieux alliées, & plus illuſtrées. Ce que la Maiſon de Prie a de ſingulier, c'eſt qu'elle trouve ſa filiation & ſes preuves dans les ſources publiques, & dans les Hiſtoriens, ou dans le Treſor des Chartres, & la Chambre des Comptes. Tous ſes Ancêtres ont ſervi & tous

ont servi avec distinction, & des Commandemens honorables. Ils portoient le titre de Chevaliers dés le commencement du 13. siecle, levoient Banniere, & avoient dans leurs Compagnies d'hommes d'Armes, nombre de Chevaliers & d'Ecuyers, comme on le peut voir dans l'Histoire des Grands Officiers de la Couronne, & comme j'espere vous le faire voir dans la premiere occasion que j'aurai de vous parler de cet Ambassadeur, qui s'est rendu aussi agreable au Prince auprés duquel il reside,

qu'au Roy qui la honoré de la qualité de son Ambaſſadeur.

Vous me remerciez, Mademoiſelle, de la lecture que vous venez de faire, je vous en ſçais bon gré. Tant que je vous donneray, dites-vous, des morceaux comme celui-là vous les lirez tous, vrayement cela eſt fort obligeant; mais il n'eſt pas encore temps de me remercier, & j'ay tant d'autres jolies choſes à vous conter, que je prevois, ſi vous ne m'interrompez pas d'avantage, que je ne pourray mettre

vos remerciements que par Apostille à la fin de ma Lettre, ainsi soit.

Je ne sçaurois rentrer plus agreablement en matiere, qu'en vous annonçant les moyens d'arriver à la plus heureuse & à la plus longue vie; vous en trouverez le favorable secret dans un Livre qui se vend au Palais chez la veuve Charpentier à la Couronne d'or, au milieu de la grande Salle; & sur le Quay des Augustins chez le sieur le Comte, à la Ville de Montpellier.

Ce Livre est affiché depuis

peu ſous le titre d'Hiſtoire des Perſonnes qui ont vêcu pluſieurs ſiecles, & qui ont rajeuni, *Avec le ſecret du Rajeuniſſement, tiré du celebre Arnauld de Villeneuve, Medecin du treiziéme Siecle.*

Cet Ouvrage eſt de Monſieur de *Longeville Harcouet* : il l'a écrit avec une préciſion ſi claire, & remplie d'une ſi vaſte érudition ſur l'Antiquité, la Philoſophie, la Theologie, la Medecine, l'Aſtronomie, & ſur l'Hiſtoire Sacrée & Prophane, que quand ſa lecture n'intereſſeroit pas, par la ri-

cheſſe du ſujet, elle feroit plaiſir, par les faits curieux & inſtructifs, dans leſquels elle oblige d'entrer.

Le Livre dont je parle, vous paroîtra varié de mille choſes brillantes. L'immortalité du premier homme y eſt traitée avec des decouverres juſqu'ici inconnuës : la durée des premieres années du monde eſt ablolument éclaircie : on y rapporte un nombre de Rois, de Sçavants, & d'autres perſonnes recompenſées de tres-longs jours : les Vertus, & entre autres, la Temperance, s'y

trouvent l'appui de la longue vie : on y montre les lieux qui la peuvent procurer, & l'on marque les ſentimens des plus fameux Theologiens ſur ſon étenduë : la Medaille ſur la naiſſance de Loüis le Grand n'y eſt pas oubliée, & à ſon ſujet on cite un nombre d'autoritez ſur les cauſes de la longue vie : le rajeuniſſement y eſt abſolument diſcuté d'une maniere aſſez inſinuante pour le faire eſperer : on n'y obmet pas ceux qu'on croit avoir été rajeunis ; & l'on finit par le ſecret admirable qui pourroit

operer ce grand œuvre. On donne enfin des regles pour prolonger la vie, par les recherches de ce que la Medecine universelle a de plus specifique ; en sorte que ces matieres également bien approfondies, font voir que Monsieur de Longeville Harcoüet n'a pas perdu son huile à manier une quantité de Volumes dont il nomme les Auteurs, aprés une Preface que sa curiosité fait accuser de trop de breveté.

L'Auteur nous y dit en passant, qu'il est redevable de la certitude de quelques évene-

ments, au Roy d'Angleterre Jacques ſecond, qui luy fit l'honneur de l'en éclaircir. Ce fut à la priere de Monſieur, frere de Loüis le Grand, pour lequel il avoit l'honneur de travailler dés 1698. à la deſcription de la belle Maiſon de S Cloud, & à l'échange de la Duché, dont les Ouvrages lui ſont reſtez inutils.

Quand la perte de Monſieur eût moins affligé ce qui étoit en relation avec la Cour, le Public en éprouveroit le malheur, puiſque privé d'un Ouvrage qui par le ſtile de Mon-

sieur de Longeville Harcoüet eût fait sentir (jusques dans l'éloignement) ces vifs agrémens du plus beau lieu du monde : leur description luy eût sans doute produit autres choses que des loüanges steriles, qui deviennent fumée, quand on a l'infortune (obéïssant aux plus grands Princes) de n'avoir bien travaillé qu'à ses propres dépens.

La vie de l'homme, & les desirs de le rétablir presque dans son ancienne immortalité, font le principal objet du Livre de Monsieur de Longe-

ville Harcoüet : a ce compte il n'y a perſonne qui ne luy ſoit redevable de ſes veilles ; auſſi a t on vû ſon Ouvrage avec le plaiſir qui aſſeure une pleine réüſſite ; témoin l'extrait tres-étendu qu'en a fait auſſitoſt le Journal des Sçavants : ne reſtant à Monſieur de Longeville (comme luy diſoit un grand Archevêque, qui preſide aujourd'huy au plus illuſtre & au plus ſçavant Corps du Royaume) qu'à compoſer un autre Livre qui enſeigne à bien mourir ; afin de meriter tout ce qu'on peut attendre de la de-

couverte des seules sciences veritablement utiles à la creature raisonnable; elles consistent à vivre heureulement & longuement, & de mourir ensuite de la mort des Justes, c'est tout dire.

Que j'ay d'esprit, Mademoiselle, n'en admirez-vous pas la gentillesse, & n'êtes-vous pas charmée de la magnificence de cette dissertation. Avoüez que j'ay tourné avec tout l'art imaginable cette façon de vous annoncer un Livre nouveau. Voyez si je m'y

prendray auſſi bien à vous en annoncer encore un autre.

Explication hiſtorique des Fables, 2^c. édition, augmentée d'un Volume, chez le Breton, Quay Malaquais, à l'Aigle d'or.

L'accuëil favorable que le public fit à la premiere édition de cet Ouvrage, dont l'utilité eſt ſi univerſelle, a porté M. l'Abbé Banier de l'Academie Royale des Inſcriptions, qui en eſt l'Auteur, à joindre de nouvelles découvertes à celles qui avoient déja paru ; il a éclairci & a approfondi plu-

sieurs sujets qu'il n'avoit, pour ainsi dire, fait qu'ébaucher, il a traité de nouvelles matieres qu'il avoit negligées, & a outre cela ajoûté cinq nouveaux entretiens; les augmentations repanduës dans presque toutes les pages du Livre, l'ont fait augmenter du prix de moitié, & il croit l'avoir mis en état de meriter l'estime que le Public lui avoit déja accordée.

Il n'est pas possible d'entrer ici dans le détail d'un Ouvrage si rempli, il suffit de remarquer que la methode de l'Auteur est de ramener à l'histoire

& à la chronologie, les Fables de l'Antiquité Payenne, & d'en éloigner les insipides allegories qui sont plûtôt le fruit de l'imagination des Auteurs de la Mitologie, que le fondement du Syſtême Poëtique; & il faut avoüer que l'esprit est saisi d'un étonnement agréable, en voyant que le syſtême où l'on a répandu tant de merveilleux, n'est que l'abregé de l'histoire de cet ancien tems, qu'on a nommé Fabuleux, & qu'on auroit mieux fait d'appeller *Heroïque*, suivant la remarque du sçavant Scaliger, puisque c'est

c'eſt à luy que ſe rapportent toutes les actions de ces premiers Heros qui ont fondé des Colonies dans differens Pays, & appris aux hommes alors fort groſſiers, les Arts les plus neceſſaires à la vie.

Tout le monde convient que la connoiſſance de la Fable eſt neceſſaire à tous ceux qui veulent s'appliquer aux Belles Lettres, puiſque ſans elle on auroit de la peine à faire aucun progrés dans la lecture des Poëtes, qui y font des alluſions à tout moment. Les ſujets de nos Poëmes dramatiques en

ſont auſſi preſque tous tirez, ainſi que nos plus belles peintures, & on n'aura pas de peine à convenir que la curioſité la plus vive, quand on ſçait la Fable, eſt celle qui nous porte à vouloir en penetrer le myſtere. C'eſt ce qu'apprend avec beaucoup de methode le Livre dont je vous parle ici ; l'Auteur y a raſſemblé au ſujet de chaque Fable ce que les meilleurs Auteurs anciens & modernes en ont dit ; il y a joint ſes conjectures, & a répandu par tout aſſez d'agrement pour reparer la ſechereſſe des éty-

mologies & des autres traits d'érudition qu'on eſt obligé d'employer dans une matiere comme celle dont il s'agit dans cet Ouvrage également neceſſaire & curieux.

L'art d'un faiſeur d'Hiſtoire ne conſiſte pas à inventer des choſes ſi merveilleuſes, qu'~~ils~~ *elles* ſortent de la vray ſemblance, mais à conter legerement & d'une maniere nouvelle des choſes communes. Le monde eſt plein de ces avantures dont tout le merite ne roule ſouvent que ſur un ſeul trait, ou

ſur un bon mot. Il ne faut pas plus de tems pour les reciter que pour lire une Epigramme. Ce ne ſont pas les plus mauvaiſes : mais lorſqu'on a une vaſte carriere à remplir, & qu'on eſt obligé d'être prolixe, pour ne pas tomber dans le deffaut de n'avoir rien à dire, la liberté de l'Epiſode devient alors un droit de l'Auteur. A la bonne heure s'il vient à bout de la coudre heureuſement à ſon ſujet ; tant pis pour ſes Lecteurs & pour luy quand il y manque. C'eſt ce qui n'arrive pourtant que trop ſouvent,

& c'eſt ce que j'apprehende tous les jours. Tâchons cependant d'éviter cet écuëil, & contons le plus ſagement que nous pourrons, un petit événement aſſez delicat.

Voicy, Mademoiſelle, de quoi il s'agit.

Deux Dames ſe promenant un jour dans les Tuilleries, reſolurent entre elles, d'attendre que la nuit fut venuë, pour ſe donner dans la grande allée de ce jardin un air d'Avanturieres qui les divertit à bon eſcient, aux dépens des premiers galans que le hazard leur

preſenteroit. Elles n'étoient pas encore bien faites à ce manege, & leur apprentiſſage devoit naturellement leur couter quelque choſe.

Elles avoient entendu dire que rien n'eſt plus agreable que les petites façons de ces godelureaux effrontez qui vont à la petite guerrre à la faveur du ſilence & des ombres de la nuit ; & le recit qu'on leur avoit fait de l'accuëil & des compliments de ces Meſſieurs, les rendit ſi curieuſes, que rien ne pût mieux les ſatisfaire, que ce qui leur arriva.

Dés que la nuit eût à plomb répandu ses sombres voiles sur l'étendue de ce jardin, elles s'enfoncerent d'un pas leger dans le milieu de la grande allée, elles eûrent d'abord le chagrin, de voir plusieurs poltrons passer & repasser inutilement sous leur vent. En verité, dit la charmante *Climene*, à la belle *Cloris*, que ces allées & venuës desesperoient comme elle, je croy qu'il nous reste, ma chere, un air de noblesse & un fond de timidité, qui nous dérobent toutes nos conquêtes. Défaisons nous de cette bizar-

re façon de nous promener, comme s'il faisoit jour encore, separons nous, & allons reconnoistre & braver même, s'il le faut, les lâches qui n'osent nous attaquer. Vrayement, dit Cloris, vous avez raison, j'avois le même dessein que vous, & j'allois vous le proposer, si vous ne m'aviez prevenu. Aussi tost elles se détacherent l'une d'un costé, l'autre d'un autre, aprés s'être promis de se rejoindre, si la bonne foy des gens qu'elles cherchoient, alloit jusqu'à l'insulte. Elles eurent à peine fait

fait dix pas, qu'elles furent rencontrées chacune par un Cavalier, qui leur dirent avec beaucoup de politesse (comme s'ils s'étoient donnez le mot d'employer tous deux les mêmes termes) bon soir ma bonne : quoyque la nuit soit fort obscure, je ne laisse pas d'entrevoir que vous n'êtes pas tant déchirée. Oh Monsieur, (c'est la faute de celui qui m'a conté cette Histoire, si je ne leur fait pas faire à chacune un compliment à part) oh Monsieur dis-je, répondirent-elles, vous estes bien honnête.

Asseurement, ma belle, reprirent ces Messieurs, en leur mettant au moins la main sous le menton, & accompagnant leurs discours de quelques petites libertez, dont je suis obligé de sevrer mon recit, il ne tient qu'à vous que nous fassions tout à l'heure une partie de souper; Bon, dirent ces Dames, qui venoient de se rejoindre, & qui regardoient la proposition d'un souper dont elles n'avoient que faire, comme la plus impertinente proposition du monde. Vous vous mocquez de nous, & vous

reſſemblez à ce fade amoureux qui loin de profiter de la liberté d'un tête à tête qu'il avoit un jour avec ſa Maîtreſſe, luy dit fortement qu'il ſe trouveroit fort heureux, s'il pouvoit la tenir au milieu d'un bois: gardez voſtre ſouper pour d'autres, Meſſieurs, & nous laiſſez en paix. Ah! vous le prenez ſur ce ton-là, reprirent les Cavaliers (à qui ces paroles ſervirent de leçon) parbleu, mes Dames, vous ne ſouperez pas, puis qu'en effet il n'eſt pas icy queſtion de ſouper. Cependant, la converſation

changea d'objet, les deux couples ſe ſéparerent encore, & s'entretinrent prés d'une demie heure, avec promeſſe avant de ſe quitter, de ſe revoir le lendemain au même endroit, & à la même heure. Auſſitoſt compliment bref, coûte reverence, & le bon ſoir des deux coſtez.

Un de ces Cavaliers dans la chaleur de la declaration, avoit en geſticulant ſenti ſous ſa main, la montre de ſa Dame, tenté par je ne ſçay quel eſprit, il l'avoit détachée ſans peine, & mis adroitement

dans ſa poche. De retour en ſa maiſon, il viſite ſon bijou, & voit à l'inſtant une tres-belle montre d'or d'un travail admirable, & enrichie de pluſieurs petits ornements qu'on attache aux montres Angloiſes. Ventrebleu, dit-il, ſi toutes les nippes de mon avanturiere reſſemblent à celle cy, il faut qu'elle ſoit entretenuë par un grand Seigneur, ou plutôt par un riche Partiſan. De pareilles aubaines ne ſe trouvent pas tous les jours, renons-nous en à celle-cy, & ne retournons pas au rendez vous.

Le lendemain avant midy se trouvant dans les ruës de Paris, il voit partout affiché trente Loüis d'or à gagner pour celui ou celle qui rendra une montre Angloise perduë la veille dans les Tuilleries. M. L. C. D. S. S. les payera comptant au porteur de ladite montre.

Quand ce Monsieur auroit trouvé un des sacs de Loüis d'or échappez le premier de ce mois, de la valize de M. de Montargis, quand il les auroit même trouvez tous quatre, il les auroit prudemment ramassé & emporté sans s'en vanter,

parce qu'il n'eſt pas glorieux. Auſſi ſes démarches pour la reſtitution de la montre, firent bien voir à quel point il étoit diſcret. Il laiſſa pendant quelques jours afficher tant qu'on voulut, & garda à bon compte le bijou tant qu'il luy plût. Cependant las à la fin de voir affiches ſur affiches, & de regarder ſon larcin comme une faveur extrême de la Fortune, il ſe mit en tête de connoiſtre au moins la Dame à qui il l'avoit fait. Autre petite fripponerie qui valoit bien la premiere. Pour cette effet il ſe rendit

chez M. L C. D S. S. à qui il dit qu'il voyoit depuis quelque temps dans Paris des affiches pour une montre, qu'on reclamoit, & qu'il en ſçavoit des nouvelles ; mais que celui qui l'avoit trouvée ſe faiſoit un ſcrupule de la rendre à d'autres qu'à la perſonne qui l'avoit perduë, & que ce n'étoit qu'à ce prix, qu'on pourroit la ravoir. M L C D S S. fut auſſitôt chez la Dame à qui elle appartenoit, il luy dit qu'un Gentilhomme de bonne mine étoit venu luy aſſeurer qu'on eſtoit preſt de luy rendre ſa montre, pour-

veu qu'elle consentit à la rece-
voir elle-même de la main de
celuy qui l'avoit trouvée. Cet-
te Dame qui étoit asseurement
moins timide qu'une Bour-
geoise ne l'eût été en pareille
occasion, dit qu'elle approu-
voit fort la prudence de ce
Monsieur, & qu'elle luy sça-
voit gré de ce qu'il exigeoit
d'elle. Le lendemain le Gentil-
homme averti par M. L. C.
D. S. S. alla chez la Dame,
luy fit une profonde reveren-
ce, & un compliment fort
gracieux, luy demanda les
trente Loüis stipulez dans les

affiches, & l'intereſt du temps qui couroit depuis le jour qu'elle avoit perdu ſa montre. La Dame le receut à merveille, luy donna fidelement les trente Louis en queſtion, reprit ſa montre, & luy dit de bonne foy, & d'un air accompagné de toutes les graces imaginables, qu'elle le laiſſoit le Maître des intereſts courrans. Le Cavalier compta de ſon mieux à quoy cela pouvoit ſe monter, & la Dame conſentit à faire encore les frais du compte.

Je ne vous dis rien, Mademoiſelle, de la Dame qui ne

perdit pas ſa montre, parce que mon Nouvelliſte ne m'en a rien dit, ce que je pourrois ſeulement ajoûter à cette Hiſtoire aſſez galante, ce ſeroit quelques traits de morale qui nous ennuyeroient tous deux. Je ſçay par cœur toutes les reflexions qu'on peut faire là-deſſus; mais j'aime mieux que d'autre les faſſent que moy, qui n'ay pas encore la réputation, ny l'honneur d'eſtre homme à reflexions *altri tempi*, *altre cure*, d'autres temps, d'autres ſoins. Ce Proverbe Italien me fait ſouvenir que

vous entendez parfaitement cette langue, & me determine presque à vous presenter deux Sonnets galants que j'ay receus la semaine passée de Florence, ils sont si beaux que Petrarque ne les desavouëroit pas; mais je songe que je feray mieux de vous les envoyer dans une Lettre que dans un Livre, uniquement pour m'épargner la peine de les traduire, dont je ne pourrois me dispenser, si je les rendois publics. Je vous laisse ce soin, & quand vous l'aurez rempli, j'en feray part à tout le monde.

Lisez en attendant quelques Sonnets sur les Bouts-rimez proposez les deux mois derniers.

EXEMPLE.

SONNET.

Estre preste à marcher au premier coup de cloche,
Veiller, jeûner, prier sur un ais de sapin,
Porter cilice, haire, habit vieux & vilain,
Breviaire, Chaplet, discipline en sa poche.

Ne sçavoir ce que c'est que le bruit d'une broche,

Manger choux, noix, oignons, au lieu d'un bon . Lapin,
Au Mardy gras, aux Rois, comme à la saint . Martin,
Pour empêcher qu'un jour le Demon ne l' . accroche.

A force de pleurer avoir l'œil tout . . . sanglant,
Mediter sans relâche, & mettre son . . talent,
A pratiquer toûjours l'Ecriture . . . divine.

Faire des vœux au Ciel pour tous les . malheureux,
Contempler le Sauveur d'un regard . . amoureux,
C'est l'occupation d'une ame non . . . coquine.

LE DEBAUCHE'.

Déja fût-il en terre au grand ſon
de la . . cloche,
Etendu, bien cloüé dans quatre ais
de . . ſapin,
Ce Mary débauché, ce joüeur, ce
. . . vilain,
Dont la femme n'a pas un Ecu dans
ſa . . poche!

Il diſſipe ſes biens, vend tout juſ-
qu'à la . broche,
Il doit plus qu'il n'eſt gros; errant
comme un . Lapin,
Il craint tout ce qu'il voit, & que
l'Huiſſier . Martin,
Pour le mettre en priſon un matin
ne l' . . accroche.

Il revient au logis, yvre, battu,
. . . sanglant,
Pour battre femme, enfans, c'eſt-
là tout ſon . talent,
Il la nommoit jadis ſa belle, ſa
. . . divine;

C'eſt un homme perdu, d'autant
plus . malheureux,
Qu'il arrive ſouvent qu'un coquin
d' . . amoureux
Peut d'une honneſte femme en faire
une . . coquine.

AUTRE.

Quand je vois ce gouteux avec
ſon pied qui . cloche,
Prés de la jeune Iris, plus droite
qu'un . . ſapin,
Je ris des vains égards qu'elle a
pour

pour ce . vilain,
S'imaginant que l'or abonde dans
ſa . . poche.
Il n'a dans ſon taudis ni marmite,
ni . . broche,
Il ne pend à ſon croc ni poule, ni
. . . Lapin,
Auſſi riche au Printems comme à
la ſaint . Martin,
Il tremble à chaque pas qu'un Ser-
gent ne l' . accroche.

Mais je vais m'attirer un reproche
. . . ſanglant,
On dira que la rime eſt un mauvais
. . . talent;
Que médire eſt pécher contre la Loi
. . . divine:

Ne faiſons donc jamais inſulte au

. . . malheureux,
Et plaignons un Vieillard qui de-
vient . amoureux
D'une femme qui n'eſt ſouvent
qu'une . coquine.

MENTIFRONUS.

AUTRE.

Jamais ô grand Monarque, avec
toy Mars ne . cloche,
Il veut que tes lauriers ſurpaſſent
le . . ſapin,
Qu'ils triomphent par tout, en
dépit du . vilain;
Avec luy tu peus tout, tu l'as toû-
jours en . poche.

Faute d'arme aux combats, Nico-
las prend ſa . . broche,

Et sans se soucier de larder son
. . . Lapin,
Il emmene avec luy son Marmiton
. . . Martin,
L'un & l'autre pour toy, surmon-
tent toute . accroche.

Le François du combat revient toû-
jours . . . sanglant,
Il ne cede jamais, c'est son moin-
dre . . . talent,
Ton nom, Loüis, inspire une cha-
leur . . . divine.

Jamais sous tes drapeaux on ne fut
. . . malheureux
Tu charmes le Dieu Mars, tu le
rends . amoureux,
Et Bellone en t'aimant, n'est point
une . . coquine.

AUTRE.

Un riche ſans vertus eſt un clo-
cher ſans . cloche,
Il vaudroit mieux qu'il eût un
ſurtout de . ſapin :
Cher amy garde-toy de chanter ce
. . . vilain
Qui met tout ſon bonheur dans les
biens qu'il em . poche.

Tandis que tu peux mettre un gigot
à la . broche
Ne vas pas chez les Grands y chaſ-
ſer un . . Lapin,
Ce n'eſt point avec eux qu'on fait
la ſaint . Martin,
Le vent de leurs faveurs eſt tout
ce qu'on . accroche.

Un Courtisan s'expose à maint af-
front . sanglant,
Si l'art de se masquer n'en fait tout
le . . talent,
S'il ne tourne le dos à la route
. . . divine.

Ne le deviens donc pas, tu serois
. . malheureux,
Mais de l'état privé sois tousjours
. . amoureux,
Et renonce au métier où le fou s'ac-
. . . coquine.

Par F. T. D. M.

Vous venez de lire, Mademoiselle, le reste des Sonnets qui ont été faits sur les Bouts-rimez du mois de May. En

voici ſur les rimes du mois dernier qui valent au moins les autres. Mais avant d'en commencer l'article, ſouffrez que je vous faſſe part de quelques fragments d'une Lettre d'un de mes bons amis que je ne connois encore que par ſes Ouvrages. Voicy ſes propres termes.

Des trois Bureaux que vous avez marquez, Monſieur, pour envoyer les Ouvrages propres à voſtre Recuëil, je n'en ay point trouvé un plus à mon gré que la Magdelaine de la rue de Buſſi.

SONNET.

C'eſt-là que d'Apollon mépriſant
l' . . attelage,
Bacchus à nos eſprits ſervira de
. . . parain,
Alors on nous verra d'un viſage
. . . fer in
Fixer en bien buvant la fortune
. . . volage.

L'Auteur du Vert Galant ſera mis
au . . pillage,
Aux ſottiſes du tems nous donne-
rons un . frain,
Et duſſ ons-nous toûjours chanter
même . . refrain
Houdart ſera paré d'un glorieux
. . . feüillage.

Des affaires des Grands nous ne parlerons . brin,
Le Turc & le Danois peuvent ſe prendre au . crin,
Nos cœurs n'auront pour eux ni cruauté, ni . tendre.

Le plaiſir avec nous n'ira pas moins ſon . . train
Aprés avoir plus bû que ne fume un . . . marin;
Quel charme ſi l'Amour vient encore nous . ſurprendre.

Il me paroît que nous ſympathiſerions aſſez volontiers, ce Monſieur & moy, & je ne me ſcay en verité pas mauvais gré d'être du même goût que luy.

Voicy

Voici ce qu'il ajoute à la ſuite de ſon premier Sonnet.

Vous êtes le maiſtre de mettre ce Sonnet fait pour vous, auſſi-bien que celuy qui ſuit, que je donne comme mon Portrait : quelque jour vous en conviendrez.

Nous ferons preuve de reſſemblance quand il voudra.

SONNET.

Je me ris de l'Amour & de ſon
. . . attelage,
Mon nom eſt ſans ſoucy, Bacchus
eſt mon . parain,
C'eſt de luy que je tiens le viſage
. . . ſerain,
Il m'a trop bien traité pour devenir
. . . volage.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE IMPR.

Je verrois froidement tout Cythere
au . . . pillage,
Si mon cœur s'animoit je luy met-
trois un . . . frain,
La gloire de Bacchus seroit un doux
. . . refrain
Que j'irois repeter sous quelque
épais . feüillage.

Alors je suis bien seur que je n'ai-
merois . brin,
Cupidon de dépit s'arracheroit le
. . . crin,
J'en boirois encor plus sans en être
plus . . tendre.

Qu'en dites-vous, amy, menant ce
joly . . train,
Venus même au sorty de l'Empire
. . . marin,
Pourroit-elle en défaut quelque jour
me . . surprendre.

Autre Sonnet fort joly de M**.

Depuis que vous avez ce superbe
. . . attelage,
Je n'ose presque plus vous nommer
mon . . parain,
Vous n'avez plus pour moy cet œil
doux & . . serein,
Et vous êtes plus vain qu'une
femme . volage.

Plus défait qu'un Gonjat qui re-
vient du . pillage,
Morfondu, vous rongiez autrefois
vostre . . frein,
On vous voit à present, (mais
garre le . refrain)
Plus frais qu'un Adonis dormant
sous un . feüillage.

Vous n'avez foy, ni loy, de conſ-
cience . brin;
Mais qui croit tenir bien telle for-
tune au . crin,
Se trouve reſſerré quand il veut
trop s'é . tendre.

Croyez-moy, voſtre uſure, en bri-
ſant voſtre . train,
Vous fera faire un jour maint
voyage . marin,
Cet avis, mon parrain, ne doit pas
vous . ſurprendre.

Autre du même Auteur.

Je n'ay point de regret d'être ſans
. . . attelage,
Ni qu'un pauvre Artiſan ait été
mon . . parain;
Et je n'aurois pas moins l'air tran-
quille & . ſerein,

Quand j'aurois comme un autre,
une femme . volage:
C'eſt elle qui ſe doit garantir du
. . pillage,
C'eſt pour les chevaux ſeuls qu'on
inventa le . frein,
Pourrois-je la reduire à changer de
. . . refrain,
Quand elle veut courrir de feüil-
lage en . feüillage.

Je mangerois de l'herbe en tout
tems brin à . brin,
Au lieu de beaux cheveux je por-
terois du . crin,
Et duſſai-je être ſourd à ne pouvoir
en . . tendre;

Pourvû que la vendange aille toû-
jours ſon . train,

Et que je puisse boire à l'égal d'un
. . . marin,
Des malheurs d'ici bas nul ne me
peut . surprendre.

Autre Sonnet dont l'Auteur est mon amy ; mais c'est un poltron qui craint trop d'épouser une jolie femme.

SONNET.

Que je hay de l'hymen le fâcheux
. . . attelage ?
Souvent on est contraint de cher-
cher un . parrain
Pour un enfant douteux & que
d'un air . ferain,
Il faut feindre être né d'Epouse
non . . volage.

Par elle quelquefois tout eſt mis
au . . pillage,
Et quand à cet abus l'Epoux veut
mettre un . frein,
Elle prend un haut ton dont le
triſte . refrain,
Ne preſage à ſon front qu'un plus
épais . . feüillage.

Contre elle employe-t-il d'un ballet
le gros . . brin,
C'eſt un Diable auſſitoſt qui le ſai-
ſit au . . crin,
Et ſi pour l'adoucir il affecte un
air . . tendre,

Il l'autoriſe mieux dans ſon in-
juſte . . train:
Pluſtoſt ſois-je englouti par un
monſtre . marin,
Hymen! que dans tes fers je me
laiſſe . ſurprendre.

Le deſſein que j'ay eu en propoſant des Bouts-rimez, a été fondé ſur l'envie que j'ay de connoître autant que je le pourray, toutes les differentes manieres de penſer du monde. Chacun marque ſon goût dans ſa façon d'écrire, & c'eſt pour amuſer les gens qui écrivent, que je leur ay en partie offert ce moyen de m'envoyer leurs Ouvrages. Quoiqu'on me diſe que la mode des Bouts-rimez eſt uſée depuis longtems en France, je ſens pourtant qu'il n'y a que de l'agrement & de l'utilité à la rétablir. Mais je

prie ceux qui veulent s'y mettre, de s'y exercer assez serieusement en s'amusant, pour ne pas me rebuter de leur exercice.

On sera bien receu à me proposer des Emblêmes, des questions jolies, & tout ce qui peut donner de l'occupation & du plaisir à l'esprit. En un mot, Mademoiselle, pour la satisfaction de mes Lecteurs & pour la vôtre, je rendrai public tout ce qui me paroîtra digne de l'être.

Mais revenons à nos moutons, vous avez, Mademoi-

ſelle (& je vous l'ay dit cent fois) de l'eſprit comme un Ange ; mais l'obligeante & charmante perſonne qui vient de m'envoyer le Memoire que vous allez lire , en a au moins autant que vous : quelque ſoin qu'elle prenne de ſe cacher , ſa façon d'écrire m'a ſuffiſamment découvert ſon nom ; & je ne balancerois pas à la nommer ſi mon indiſcretion pouvoit donner plus d'éclat à ſon merite.

COPIE DE LA LETTRE d'une Dame, à l'Auteur du Mercure.

Je croy, Monſieur, que je n'auray pas de peine à vous perſuader que je ſuis un de ces Aſtres réels à qui vous adreſſez voſtre Mercure, & qu'il ne vous en faudra point d'autre preuve que la réponſe que je vous fais. Cela ſuppoſé aprés vous en avoir fait mes remerciemens pour ma part & por-

tion. Je vous diray que j'ay pris beaucoup de plaiſir à voir l'imprudence de Britannicus, reparée par Geta : j'aime à voir ces Meſſieurs, remis en leur place, il ne leur arrive que trop ſouvent d'en ſortir, il eſt bon de tenir la main aux irruptions de leur vanité, & de les détromper de la prevention qu'ils ont que le Maſque des Heros qu'ils repreſentent, doit faire oublier ce qu'ils ſont, au point de trouver tout bon de leur part, peut-eſtre auſſi s'imaginent ils que dans la contrainte où nous ſommes, deſ-

ſuïer l'ennuy des plus mauvais, on eſt encore trop heureux de ſouffrir patiemment les ſottiſes des mediocres ; c'eſt au public & à vous, Monſieur, à les détromper ſi bien que les choſes reprennent leur ordre naturel. Ainſi ſoit-il.

Je paſſe les nouvelles generales, il m'eſt permis d'eſtre du nombre de celles pour qui elles ne ſont pas miſes dans voſtre Livre.

La Lettre de M. l'Abbé de Pons, à M. du Freſny, m'a infiniment ſatisfaite, je me la ſuis adoptée en la liſant, &

ce n'a pas été une mediocre satisfaction pour ma vanité, d'y voir pour ainsi dire, mes pensées tirées au clair : je ne pouvois bien débroüiller ce qui ne me satisfaisoit pas entierement dans la Coquette de Village, qui m'avoit divertie, j'en ay trouvé la cause dans cette Critique judicieuse à laquelle il me semble qu'on pouvoit ajoûter qu'il eût esté à souhaiter que les personnages saillans de la Piece eussent été plus interessans. Au reste j'ay senty que si elle ne faisoit pas tout le plaisir qu'elle de-

voit faire, c'étoit par la faute de quelques Acteurs, dont les rôles n'étoient pas si bien remplis que ceux de Mademoiselle des Marts, & de M. de Ponteüil. Le public doit estre obligé à M. de Pons de l'encouragement qu'il donne à M. du Fresny, nous avons veu des chefs d'œuvres de sa façon, il en peut encore faire, & l'interêt de ce même Public & sa propre gloire doivent l'emporter sur les dégoûts dont il a sujet de se plaindre, mais qu'il doit encore plus mepriser. J'ay un vray regret

du refus qu'on a fait de ſon Procés de famille, dont je luy ay entendu faire la lecture ; j'en fus ſi charmée, qu'il m'échappa de luy dire, que s'il n'avoit pas un fonds inepuiſable d'eſprit, il auroit fallu luy donner un Tuteur pour l'empêcher d'en être ſi prodigue. Quel gré ne doit-on pas luy ſçavoir d'une ſi belle dépenſe, quoique la ſource en paroiſſe intariſſable. Je ferois volontiers l'éloge de cet Auteur qui n'a point eu de modele, & qui ſera toûjours inimitable, ſi mes expreſſions pouvoient ſe proportionner

portionner à l'étenduë de l'idée qu'on doit avoir de ſon merite ; mais on en prendra mieux la méſure ſur ſes Ouvrages.

Je vois dans le Dialogue où l'on vous prête un langage qui m'auroit fort ſcandaliſée s'il étoit ſerieux, que la querelle des Anciens & des Modernes n'eſt pas encore terminée ; je vous avouë que j'en ſuis ſurpriſe, il me ſemble que le diſcours que j'ay veu de M. de Fontenelle ſur ce ſujet, étoit ſuffiſant pour fermer à jamais la bouche aux admirateurs des

sotises antiques, supposé qu'ils pussent être desabusez. Je n'ay pas bien compris comment on pouvoit disputer encore serieusement sur cela ; n'est-ce point faire trop d'honneur à ceux qui tiennent le mauvais parti, meritent-ils mieux qu'on leur réponde que le Poëte sans fard ? & ne suffiroit-il pas que vous nous apprissiez ce que Momus en pense ? Car enfin on se trompe fort de croire que la raison puisse les detromper, la cause en est aisée à trouver, la voici, si je ne me trompe. Il est certain que les

Anciens, quelque esprit qu'ils eussent, n'ont pû arriver à cette perfection de goût qui regne dans les Ouvrages de nos illustres Modernes ; mais ce n'est que parce que les Anciens sont venus trop tôt, car vray semblablement les Modernes n'auroient pas été plus loin que ceux qui les ont precedé, sans l'avantage qu'ils ont eu de trouver une partie du chemin déja fait.

Marot, par exemple, qui est un ancien Poëte à nostre égard, pouvoit avoir autant d'esprit que les Poëtes d'à pre-

preſent ; mais il a fallu que d'autres vinſſent achever ce qu'il avoit ſi heureuſement commencé: c'eſt rendre juſtice à la verité & aux deux partis que d'en juger de la ſorte ; mais les Modernes anciens ne regarderont jamais la choſe de ce côté là , ils ne ſe ſont point mis à portée de connoître les progrés qu'on a faits dans les belles Lettres , & le bon goût qu'on y a acquis ; parce que bornez à la ſterile admiration des Anciens qu'ils ont pris pour des modeles de perfection , ils ne ſe ſont point

cru permis de porter leur vûë plus loin, & de penſer eux-mêmes ; ils ont crû que ce culte devoit être general, & n'ont eſtimé nos Ouvrages, qu'autant qu'ils ont eu de rapport avec la reſpectable antiquité, à laquelle ils ſont ſi ſcrupuleuſement devoüez, qu'ils ſe ſont bornez à faire des copies de ces grands originaux, ou tout au plus des Commentaires ; ils peuvent ſe flatter de n'avoir pas mal réüſſi dans leur deſſein. Ils ſe ſont ſi bien conformez aux Anciens, qu'il ſe trouve entr'eux un

grand air de reſſemblance : il ne faut pas s'étonner s'ils ne peuvent revenir d'une erreur qui s'eſt inſinuée de la ſorte ; elle leur eſt chere, l'amour propre eſt intereſſé dans leurs jugemens, le mal eſt incurable : il eſt aſſez ordinaire que l'amour propre mal reglé offuſque les lumieres de la raiſon ; une Scene dont je fus ſpectatrice il y a quelques jours, me confirme dans cette opinion, & quoiqu'elle n'ait point de rapport avec la querelle des Anciens, elle peut ſervir à rendre mon idée :

la voicy.

Une Ameriquaine, qui à la verité eſt du plus beau noir du monde, diſputoit de beauté avec une Françoiſe avantagée du tein le plus brillant, & des plus vives couleurs, il n'y eût jamais de perſonne plus charmante, il s'agiſſoit de beauté entre deux femmes ; vous jugez bien qu'aucune ne voulut ceder ; l'Enigme du Repas n'eſt pas plus aiſée à deviner. Cependant ſur quelques raiſons que pût ſe fonder l'Ameriquaine qui ſe crût & ſe croira toûjours la plus belle,

il faut convenir qu'elle ne valoient rien, ou ſoutenir que toutes les productions de la nature ſont d'une égale beauté, ce qui ſeroit abſurde.

Un petit homme laid & mal bâti, n'auroit-il pas bonne grace de nous vouloir perſuader qu'Eſope étoit d'auſſi belle taille, qu'aucun des hommes qui ait jamais été; on regarderoit cet homme en pitié, il en faudroit uſer de même avec les deffenſeurs des ouvrages anciens, leur erreur vient du même principe, ils reſſemblent trop à ceux qu'ils admirent,

rent, pour cesser jamais de les admirer, eh ! le moyen de mépriser ceux à qui l'on ressemble. Cependant malgré ce que je viens de dire, je ne puis m'empêcher d'estre bien-aise de ce que la dispute ne s'est pas terminée aussi vîte qu'elle auroit dû l'être, & je suis ravie de ce que M. de la Motte a daigné mettre la main à la plume pour la deffense de son Ouvrage, nous y avons gagné des raisonnemens si solidement agreables, qu'ils pourront servir à jamais de modele à ceux qui auront à soutenir

des disputes de Litterature & qui voudront le faire avec toute la politesse & la moderation qui conviennent aux honnêtes gens, le plaisir que j'ay eû de lire les réponses qu'il fait à ses adversaires, me fait craindre que ses armes trop tost victorieuses, ne nous privent de ses excellens discours, je ne doute point que ces nouveaux enfans de la Terre, ne soient pour jamais accablez sous la foudre de ce nouveau Jupiter.

Je ne croyois pas faire ma Lettre si longue. Il faut pour-

tant que j'y joigne vos Bouts-
rimez que je viens de remplir
pour un jeune homme qui eſt
prêt à faire la plus grande ſot-
tiſe qu'on puiſſe faire, avec
une Coquette; c'eſt mon coup
d'eſſay.

Evite au jouz d'hymen un bizarre
. . . . attelage,
Mieux t'eût valu n'avoir jamais
eu de . Parrain,
Mieux te vaudroit coucher tous les
ſoirs au . ſerain,
Qu'épouſer une femme & coquette
& . . volage.

Tu verrois ton honneur & tes
biens au . pillage,

La belle à ſes deſirs ne mettant
point de . frain
Bien-toſt tu chanterois le funeſte
. . refrain
Que l'Oiſeau de Vulcain chante
ſous un . feüillage.

De l'agréable humeur tu n'aurois
pas un . . brin ;
Mais ſur le moindre mot, prête à
te prendre au . crin,
Pour tout autre que toy, ta femme
ſeroit . . tendre.

O combien j'en connois qui menent
un tel . . train,
Cours te jetter plûtôt dans l'éle-
ment . . marin
Que d'éprouver ce ſort, en te laiſ-
ſant . ſurprendre.

Si j'avois affaire à un homme du caractere de l'Auteur du Vert Galant, il chanteroit la palinodie de cette façon.

O que l'hymen est doux quelqu'en soit l' attelage,
Le plus mauvais vaut mieux que le meilleur Parrain,
Sous son aimable joug chaque jour est ſerain,
Eût-on pris une femme & coquette & volage.
Loin de voir exposé ses tresors au pillage,
On peut à ses desirs ne mettre point de frain,
Pourveu que sans gronder, on souffre le refrain,

Que l'Oiſeau de Vulcain chante
ſous un . feüillage.

De la mauvaiſe humeur n'éprou-
vant pas un . brin,
Sans crainte de ſe voir ſoufleter,
prendre au . crin,
On retrouve toûjours femme agréa-
ble & . tendre.

Ce n'eſt qu'aux bons eſprits, qu'eſt
doux un pareil . train,
Un fou ſe jetteroit dans l'élement
. . . marin,
A ſi groſſiere erreur, ne te laiſſe
. . . ſurprendre.

Au reſte, Monſieur, ne vous laiſſez plus aſſaillir par le chagrin lunaire dont vous vous

plaignez, il me paroiſt que vous pouvez en trouver le preſervatif dans le ſoin que vous devez prendre au moins auſſi une fois par mois, d'émouvoir la gratitude de quelques Mecenas, & les engager à reconnoiſtre utilement les dons de vos travaux litteraires, puiſſent ils eſtre auſſi bien recompenſez qu'ils le meritent & que le ſouhaite Voſtre tres humble & tres-obéiſſante, &c. N.

Ne vous ſemble-t-il pas, Mademoiſelle, que l'Auteur de

cette Lettre me prend pour quelque Horace, ou qu'il nous croit au temps d'Auguſte. Avec ſon Mecenas, en verité il ſe mocque du monde. On voit aujourd'huy fort peu de ces gens-là, & quand il y en auroit encore quelques uns, pourroient-ils eſtre faits pour le Mercure. Il y a neanmoins déja long temps que j'en ay choiſi un ; mais je meurs de peur de l'avoir choiſi tout ſeul. Il a outre l'éclat de ſon ſang & de ſon rang qui ſont des meilleurs, mille fois plus de ſcience, d'eſprit & de goût que

je ne peux vous le dire ; voila presque juſtement ce qui me prouve, qu'il n'eſt pas pour moy; mais il ſe reconnoiſt déja, parce qu'il ne peut pas ſe méprendre à ce que je viens de dire, & je crains que ſa bonté ne s'offenſe de mon reproche ; reprenons donc s'il vous plaît nôtre route, & allons nôtre chemin ; mais que vois je ? ce ſont des Vers encore ; qu'importe ? ils me plaiſent, & vous plairont peut eſtre auſſi.

RONDEAU redoublé, & deciſif, ſur le ſujet des Anciens & des Modernes.

Qu'un tournebroche ait ſceu nous étonner
Quand ſon Auteur luy donna la lumiere ;
Je le crois bien ſans trop l'examiner,
Sur tout jadis qu'on n'examinoit guere.

Mais dés qu'on vit l'horloge menagere

Regler le temps & l'heure du
diſner,
On fut ſurpris deſſus noſtre he-
miſphere
Qu'un tournebroche ait ſceu nous
étonner.

De même auſſi, ſi propre à
ſuborner,
L'art d'Ariſtote autrefois ſceût
nous plaire,
Sans rien comprendre on l'admi-
roit prôner.
Quand ſon Auteur luy donna la
lumiere.

Longtems aprés, Descartes
vient, prospere,
Et par raisons sçachant se cram-
ponner,
Fait voir que n'est l'autre qu'un
pauvre here,
Je le crois bien sans trop l'exa-
miner.

Si les derniers sçavent tout
détrôner.
Ces faits posez, que conclure
d'Homere,
Qu'à l'admirer on a pû s'obstiner
Sur tout jadis qu'on n'examinoit
guere.

Mais de poſer comme verité
claire
Que ſur ces Vers on n'ait ſceu
rafiner,
Que rien de mieux ne ſe peut ja-
mais faire
A dire vray c'eſt plus mal rai-
ſonner
Qu'un tournebroche.

Par l'Auteur deſintereſſé
des bords de la Marne.

Il eſt maintenant queſtion,
Mademoiſelle, de vous pre-
ſenter indiſpenſablement un
Article dont vous ferez l'uſage

qu'il vous plaira ; c'eſt celuy des nouvelles du monde, & c'eſt, à mon avis, juſtement celuy dont ne s'embarraſſent guere de jeunes perſonnes comme vous, qui ont bien autre choſe à faire. Je vous invite neanmoins malgré cette conſideration, à le lire :

Route de la Navigation faite par l'Armée Navale du Roy C. pour l'expedition de Maillorque, depuis qu'elle eſt partie de Barcelone, le 11 Juin 1715.

Le matin dudit jour 11.

Juin on tira le coup de partance, & tous les Vaisseaux de guerre se mirent à la voile restant en panne & sur les bords jusqu'au soir, auquel tems tous les autres Bâtimens leverent l'ancre, au nombre de 280. tant ceux de transport, que de guerre, avec les Galeres; & l'on commença à faire voyage vers le Sud avec un vent Est Nord Est à une lieuë par heure, ce qui dura jusqu'à minuit.

Le 12. nous nous trouvâmes distans de 9. lieuës de Barcelone, que nous laissâmes au

Nord-Oüeſt, le vent ſe trouvant Eſt Nord-Eſt tres-favorable qui dura juſqu'à midy.

Sur le ſoir il y eût grande variation de vents legers, ce qui fut cauſe qu'on fit peu de chemin. La nuit du même jour, nous trouvant à 14. lieuës de Barcelone, le Ciel ſe couvrit de nuages, & tôt aprés il s'éleva une bouraſque d'un vent fort de Nord-Oüeſt, avec pluye, ce qui fit preſque perdre toutes les Barquettes que l'on conduiſoit pour faciliter le débarquement. Cette nuit-

là

là on fit peu de force de voiles, pour donner le tems aux autres Bâtimens de suivre, & se tenir autant qu'il étoit possible au Corps d'Armée.

Le 13. au matin à la distance de 17. lieuës de Barcelone, la mer se maintenant grosse d'un vent d'Est Nord Est, le Ciel toûjours couvert, l'on découvrit la Côte de Solary en Maillorque sur le midy.

L'on navigea le reste du jour à force de voiles du côté des Dragoneres, & l'on se détermina à jetter l'ancre sur les sept heures du soir, à la calle

de ſainte Poſée, & l'on ſe tint en ce parage, juſques ſur les 4. heures du ſoir du jour 14. Durant cette intervalle l'on tint Conſeil de guerre, où aſſiſterent les Officiers Generaux ſeulement, pour deliberer ſi l'on y feroit le debarquement, à l'effet de quoi l'on dépêcha deux Ingenieurs dans une Chaloupe, pour reconnoître la ſituation & le terrain : à l'approche de la Chaloupe les Ennemis tirerent quelques coups de Canon de cinq Batteries ; on reconnut qu'ils étoient bien retranchez avec bon nombre

de Payſans, ce qui fit prendre la reſolution de ſe mettre le même jour à la voile, ce qui ne ſe pût faire que vers les 6. heures du ſoir, & alors tous les Bâtiments leverent l'ancre avec un vent Sud Sud Eſt. Vers la nuit 200. hommes du Regiment de la Marine paſſerent d'un petit Bâtiment François qui faiſoit beaucoup d'eau, ſur le Royal, & toute la nuit on fit route au large pour éviter les Côtes dont on a parlé.

Le 15. nous nous trouvâmes à deux lieuës de diſtance des Dragoneres qui nous reſtoient

au Nord avec un vent fort de Sud Sud Oüest, & groſſe Mer, ce qui fit que les Galeres & les Vaiſſeaux de Meſſieurs de la Roche & de la Fayette, avec quelques autres Baſtiments de tranſport arriverent ſous le vent des mêmes Dragoneres, & nous autres avec le reſte de l'Armée, navigâmes juſqu'à cinq heures du ſoir, faiſant route par Sud-Eſt quart au Sud, nous joignant pour donner fond ſur les Calles Ferrera & Longa, à une lieuë à l'Eſt du Port Pedra, diſtant de terre environ une portée de Canon;

& d'abord on dépêcha une Lance avec le Comte de Lecherene pour reconnoître ce Port.

Lequel ayant été trouvé fort à propos, on commanda à M. le Marquis de Cany, de faire le débarquement, qu'il commença avec huit Lances & 150. Grenadiers des Regimens de Castille & de la Marine. Ce qui se fit heureusement & les autres troupes par émulation se débarquerent au nombre de six mil Fantassins & immediatement on continua de mettre la Cavalerie à

Terre, des trois coltez desdites calles, où l'on pût entrer avec tous les Bâtimens. Ce qui acheva de s'executer sur les dix heures du soir. M. le Marquis de Cany executa ce commandement dont il étoit chargé avec toute la valeur, la prudence & les precautions possibles; il merite des loüanges infinies, car un vieux General n'auroit pû mieux faire. Et le 16. du courant, on dépêcha le Marquis de Mary, pour en informer Sa Majesté, il arriva à Aranjuez le 21. à neuf heures du soir & eût encore le

temps de luy baiſer la main avant ſon coucher.

La Flote doit retourner deux voyages, prendre le reſte des troupes, des équipages & & munitions de Guerre & de bouche.

Il y a pour cette entrepriſe cent pieces de Canon.

Douze Mortiers.

Cinq mil Bombes.

Quarante quatre Bataillons.

Trois Regimens de Cavalerie.

Trois Regimens de Dragons démontez.

Pour cinq mois de muni-

tions, & tous les Officiers payez.

L'Armée de S. M. C. eſt compoſée de 146. voiles, tant en Vaiſſeaux de guerre que de tranſport, Fregates legeres, Flottes, Barques, & Tartannes, & ſix Galeres. Elle eſt commandée par Don Pedro de Los Rios, qui a ſous luy Don Joſeph de Los Rios ſon frere, Commandant des Galeres, les Marquis de Gabaret & de Mary Chefs d'Eſcadre.

Elle porte 24. Bataillons; ſçavoir, 12. de François, & 12. d'Eſpagnols, mil chevaux, avec

avec artillerie, munitions de guerre & de bouche pour faire un siege.

Les Troupes de terre sont commandées par M. le Chevalier d'Asfeld, qui a sous luy M. le Comte de Lecheraine, M. le Marquis de Guerchois, M. le Marquis de Caylus, & M. Ribadeo, Espagnol, Maréchaux de Camp.

L'on a commencé le 8. Juin à embarquer les Troupes, & le onze au matin tout fut prêt à marcher. Le même jour à deux heures aprés midy, l'on appareilla & tout fut sorti du

Port de Barcelone à ſept heures du ſoir : le douze au matin l'Armée ſe trouva raſſemblée, les Galeres au vent, les Vaiſſeaux de guerre ſous le vent, & les Baſtimens de tranſport au milieu.

La nuit du douze au treize nous ſouffrîmes un gros tems. Le deſſein étoit de venir moüiller devant Alcudia, mais nous ne pûmes pas doubler le Cap, ce qui fit que nous continuâmes nôtre route juſqu'à Santa Ponſa, où M. de Los Rios s'arrêta pour raſſembler ſon Armée que le mauvais temps

avoit diſperſée : nous nous trouvâmes ſur les trois heures aprés midy avec moins de ſoixante Voiles & des Galeres qui s'étoient miſes à l'abri de l'Iſle de Dragonnera ; mais le lendemain 14. à midy tout joignit, & il ne ſe trouva de plus qu'environ 50. Bateaux & une Tartanne.

Santa Ponſa étoit une Place tres propre à debarquer, mais nous reconnûmes qu'elle étoit coupée par un retranchement au bout duquel, de chaque côté, il y avoit une Tour avec du canon, tous les Rebelles

nous ſaluërent auſſitoſt qu'ils nous virent moüiller. L'on découvrit auſſi quelque Cavalerie avec de l'Infanterie, ce qui fit juger que cet endroit étoit trop bien gardé pour y pouvoir deſcendre auſſi facilement que l'on pouvoit d'un autre côté. Cela fit prendre le parti à nos Generaux de Mer & de Terre de lever l'ancre & de chercher du coſté du Sud une plage plus propre.

Le 14 à quatre heures du ſoir toute l'Armée mit à la voile, & ſur les onze heures le vent rafraîchit ſi fort, que le

quinze au matin nous nous trouvâmes encore abandonné des Galeres & de plus de quatre-vingt voiles. Cependant M. de Los Rios ayant apperçû sur les cinq heures du soir que *Cala Ferrera* & la *Cala Longa* prés le *Porto Pedro* étoient commodes pour y jetter les Troupes, d'autant plus qu'il ne paroissoit personne pour s'y opposer, il moüilla en cet endroit, & M. le Chevalier d'Asfeld envoya M. le Comte de Lecheraine avec 25. Grenadiers du Regiment de Castille & de la Marine, qui se mirent

dans une Chaloupe, & furent reconnoître le terrain ; sur le rapport que vint faire M. le Comte de Lecheraine que l'on pouvoit debarquer, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre, M. de Los Rios fit le signal à toutes les Chaloupes, Barques & Bateaux de venir à son bord avec le plus de Soldats qu'ils pourroient porter, & de là furent envoyées incontinent à Cala Ferrera où les Chaloupes & Canot de l'Amiral avoient déja descendus les Troupes qu'ils portoient. Le debarquement commença

à six heures du soir, & fut fait avec tant de diligence, qu'à huit heures il y avoit à terre deux mil hommes, & à deux heures aprés minuit toute l'Infanterie embarquée dans les Bâtimens qui avoient suivi l'Amiral se trouva à terre au nombre de six mil hommes.

Le 16. à la pointe du jour l'on débarqua environ 500. chevaux.

A mesure que les troupes débarquoient, elles travaillerent à se couvrir d'une ligne de la hauteur de quatre pieds, faite de branches d'arbres &

de terre, ſeulement du coſté du Nord, car au Sud l'endroit eſtoit couvert par la Mer, & à l'Eſt ou Oüeſt, de deux petits Golfes appellez *Cala Ferrera* & *Cala Longa*.

Le 17 à quatre heures du matin, M. le Chevalier d'Asfeld a fait marcher ſes troupes du coſté d'Alcudia ; & nous autres avons mis à la voile le même jour à dix heures du matin.

Le 20. au ſoir nous doublâmes le Cap Farrax.

Le 21. nous entrâmes dans la Baye d'Alcudia, où nous

moüillâmes à demie portée de Canon de Terre.

Nous apprîmes que M. d'Asfeld étoit arrivé le 19. à une lieuë d'Alcudia, qu'il avoit fait un détachement de Grenadiers & de Cavalerie, pour aller sommer la Place, & que le lendemain 20 à huit heures du matin, il y étoit entré, ayant pris la Garnison au nombre de 1300. hommes à discretion dont la plus grande partie s'est engagée dans nos troupes, & les Officiers détenus jusqu'à ce qu'ils ayent déclaré le lieu où ils veulent se

retirer, pourveu que ce ne ſoit point ſur aucunes Terres de la domination d'Eſpagne. Alcudia eſt ſituée à un quart de lieuë de la Mer, ſon terrain & les environs ſont des roches, ce qui auroit rendu la tranchée difficile à faire au cas de Siege, il a double murailles qui ont chacune un foſſé de 10. à 12 pieds de profondeur ſur 8 de large, de la premiere muraille ſortent 8. Baſtions ſoutenus chacun de deux petites tours ſaillantes de la ſeconde muraille qui ſont à Trenaux.

L'on y a trouvé 22. petites pieces de Canon de fonte, & 30. de fer, pour 20. jours de vivres & de poudre.

Le 22. M. le Chevalier d'Asfeld fit marcher 2000. hommes à Palma qui eſt la Capitale ſous les ordres de M. le Marquis de Guerchois, il fut ſuivi de M. le Comte de Locheraine qui marcha avec un autre détachement, pour le ſoutenir. M. d'Asfeld, aprés avoir laiſſé un Bataillon Eſpagnol dans Alcudia, marcha avec le reſte de ſon Armée; le 23. tous le Pays juſqu'à deux lieuës

de Palma, rendit l'obéïſſance & tout y eſt fort tranquille.

Les ſix Galeres & plus de 60. voiles de l'Armée Navale que le mauvais temps avoit ſéparée du corps nous rejoignirent le 22. & auſſi toſt l'on fit débarquer l'Infanterie & la Cavalerie qu'ils portoient : l'Armée Navale leva l'ancre le 25. pour aller devant Palma.

Suite des Nouvelles de Mayorque.

Un Courrier extraordinaire arrivé d'Eſpagne en ſix jours,

six heures, vient d'apporter le détail de l'expedition de Mayorque, tel que le voicy.

Le Chevalier d'Asfeld a été toûjours devant Palma, le Marquis de Ruby Commandant les Troupes de l'Empereur, & les Anglois dans la Place luy a aussi tost envoyé un Trompette pour luy temoigner l'étonnement où il étoit de se voir faire la Guerre, veu qu'on étoit en negociation de Paix. Le Chevalier d'Asfeld luy envoya dire, qu'il venoit luy en apprendre la rupture, & qu'il falloit se soumettre

dans vingt-quatre heures Le Marquis de Ruby luy fit répondre ſur le champ qu'il ne demandoit qu'une Suſpenſion d'Armes de ſix ſemaines, pour avoir réponſe des deux Courriers qu'il alloit dépêcher, l'un à Vienne à l'Empereur, & l'autre au Roy Georges en Angleterre, pour en recevoir les ordres. Le Chevalier d'Asfeld luy répondit qu'il feroit ce qu'il voudroit; mais qu'il falloit abſolument qu'il ſe rendit dans vingt quatre heures.

Sur ces preſſantes réponſes le Clergé, la Nobleſſe, & les

Magistrats obligerent le Marquis de Ruby à prendre son parti & luy dirent qu'il pouvoit se retirer où bon luy sembleroit ; mais que pour eux ils étoient résolus de se soumettre au Roy leur Maître ; en sorte que la chose fut reglée ainsi. Dans l'instant les Députez l'étant venu temoigner au Chevalier d'Asfeld, il consentit que le Marquis de Ruby se retira en Sardaigne, & luy fit donner des Bâtiments pour embarquer ses troupes qui avoient des Patentes de l'Empereur, & quelques Officiers

Anglois qu'on eût retenu Prisonniers de guerre sans leurs Patentes. Le Chevalier d'Asfeld entra ensuite dans la Place aux acclamations du peuple qui crioit, Vive Philippes cinq, & vive la Reine.

Les Isles d'Yvica & de Formantiere se sont soumises en même tems.

Leurs Majestez sont toûjours à Aranjuez, où le Pere Daubenton, Confesseur du Roy, arriva le 14. Il baisa la main à leurs Majestez, & aux Princes, dont il fut receu tres favorablement.

M.

M. de Monteil, Marêchal des Logis de la Cavalerie, a apporté au Roy la nouvelle de la descente faite en l'Isle de Mayorque, & M. le Marquis de Cany celle de la reduction de cette Isle, sur quoy S. M. l'a fort gratieusé.

Par des nouvelles de Pologne on apprend que la Noblesse est montée à cheval, étant comme revoltée contre le Roy Auguste en faveur du Roy Staniſlas, & du Roy de Suede, ce qui met tout le Royaume en allarme.

De Londres, le 8. Juillet.

L'on accuſa Jacques d'Ormont à la Chambre Baſſe, les débats des Partis furent vifs, pendant onze heures, & durerent depuis midy juſqu'à dix heures du ſoir. Pluſieurs Wighs ſe declarerent pour luy. Le General Homlay en fit de grands éloges, ſon diſcours roula ſur la valeur & les occaſions où il a été bleſſé, & ſur ſes grandes & magnifiques dépenſes, & bien d'autres firent ſon Panegyrique, ſur tout le Chevalier Portrait.

Le Chevalier Mer tourna à l'avis contraire, le jugeant criminel de haute trahison, grandes altercations pour le rabattre à haute malverſation ou non, la negative l'emporta de 234. voix contre 187. & l'on dreſſa les articles d'accuſation de haute trahiſon contre Jacques d'Ormont.

Les Laquais burent hautement pendant la ſéance à la ſanté du Duc d'Ormont & de Georges, & non pas du Roy Georges. On en prit quelques-uns.

Dans le Comté de Lancaſtre

l'on y ruine toutes les Egliſes, & le peuple fait contribuer par tout, & ſur tout les Wighs que l'on ſaccage dés qu'ils ne payent pas la contribution, malgré quatre Regimens qu'on y a envoyez, ſur tout à Mancheſter. Quatre ou cinq des Membres de la Chambre allerent à Richemont donner avis au Duc d'Ormont de ce qui s'étoit paſſé dans la Chambre Baſſe, y étant un peu incommodé.

Koniſec arriva peu de jours aprés Cadogan, pour ce qui regarde la Barriere.

L'on opina le 3. ſur l'accuſation du Comte de Straforr, accuſé de haute trahiſon ou de haute malverſation, la deliberation tourna en ſa faveur, il eût 268. voix pour luy contre 100. La Chambre Baſſe a remis les autres accuſations à huitaine, prétendant porter celles de ces quatre, environ ce tems là, à la Chambre des Seigneurs.

La populace n'étoit point aſſemblée pendant les ſéances dernieres par le bon ordre qu'on y avoit donné.

L'on a remis l'accuſation du

Comte d'Oxford, & du Vicomte de Bullinbrock au 19. Le party de la Cour eſt fort embarraſſé ſur les malheurs qu'une telle pourſuite peut entraîner, n'ayant pas les pieces originales pour pouvoir faire le procés à ces Seigneurs avec quelqu'apparence de juſtice, de maniere qu'on ſe flatte que le Roy Georges cherchera à ſuſpendre la fureur des Wighs pour ſa ſeureté particuliere, & pour prevenir les revolutions funeſtes qui tourneroient contre luy ſi l'on venoit à couper des têtes ſi che-

res à tout le Royaume.

Le Duc d'Ormont eſt allé dans un Château d'un de ſes parens prés de Wintſord, il tient toûjours ferme malgré le conſeil de quelqu'uns de ſes amis qui le preſſent de s'abſenter, ce qu'il refuſe de faire, diſant qu'il ſe declareroit coupable par là, & ſe ſentant d'ailleurs aſſeuré d'un grand parti & de ſon innocence.

A Malthe, ce 10. Juin.

Je vous dois compte, mon cher Monſieur, de tout ce qui

se passe en ce païs cy. S. A. S. Monseigneur le grand Prieur, toûjours attentif au bien de l'Ordre de Malthe & à la seureté de l'Isle, avoit envoyé des Ingenieurs pour lever un plan des Marines; ce Prince fut ensuite visiter tous les endroits qu'il falloit fortifier pour empêcher qu'on ne fit des descentes, & il dressa un projet des fortifications qu'il falloit faire, & il communiqua le tout à la Congregation de guerre composée de quatre Commissaires qui sont grands Croix, dont deux furent d'un sentiment conforme

conforme aux intentions de S. A. qui étoit de faire travailler incessamment aux fortifications des Marines, les deux autres, quoiqu'ils les jugeassent fort necessaires, renvoyerent ce travail à l'année prochaine, & insistoient à continuer de travailler au Fort Sainte Marguerite.

Cette affaire fut portée le lendemain au Conseil d'Etat à la teste duquel se trouve le le Grand Maître. Il est composé, comme vous sçavez, de Monseigneur le Grand Prieur qui a la seconde place,

comme Lieutenant de ſon Eminence, de l'Evêque & du Prieur de l'Egliſe ; & de tous les grands Croix qui ſont aſſis par rang d'ancienneté ; M Dalmeyda un des Commiſſaires de la Congregation de guerre fit un rapport de ce qui s'étoit paſſé le jour auparavant à ladite Congregation, & il appuya fort ſon ſentiment qui étoit de continuer à travailler au fort Sainte Marguerite. Le grand Maître prit la parole avec beaucoup de force & de dignité, il opina en faveur des fortifications

de la Marine, il reprocha finement à ces Messieurs de la Congregation que suivant l'esprit de leur cabale, ils avoient fait dépenser bien de l'argent mal-à-propos à l'Ordre, qu'ils avoient suivi le projet d'un Ingenieur ignorant, & qu'ils s'opposoient toûjours à ce qui pouvoit estre avantageux au public. Son Altesse parla ensuite & entra dans des plus grands détails. Ce Prince fit voir que le fort Sainte Marguerite étoit tres-inutile puisqu'il ne couvroit pas entierement le Bourg & l'Isle, & qu'il

étoit dominé par les hauteurs du Coradin & de Bigny, qu'il en coûteroit encore plus de deux cens mille écus pour le perfectionner, au lieu que pour quarante mille écus on feroit fortifier toutes les Marines ; & que si le tresor n'avoit pas de fonds, il s'obligeoit d'en faire faire les avances, par des personnes qui ne demanderoient le payement qu'en trois années, sauf interêt. Cette opinion fut applaudie par tout le monde ; & excita le zele & la bonne volonté de plusieurs, qui offrirent

genereuſement de contribuer aux frais qu'il falloit faire. Les uns donnerent mille écus, les autres deux mille, ſon Alteſſe quatre mille, ſi bien que dans un moment de temps on eût des obligations pour prés de la moitié de la ſomme neceſſaire, on a nommé quatre Commiſſaires autres que ceux de la Congregation, pour recevoir les fonds, & faire les payements; ces Commiſſaires rendront compte en droiture à Son Alteſſe, & & ce Prince à Son Eminence, on mettra la main à l'œuvre,

pour le plus tard aprés la Feſte-Dieu, de maniere qu'on ne craindra plus rien pour les deſcentes; avec cette precaution on ne ſera plus obligé, à l'avenir, de faire des citations generales, & les milices du pays ſuffiront pour deffendre tous les poſtes, joint à cela que le Roy de Sicile pour ſon propre intereſt, eſt toûjours diſpoſé à leur donner du ſecours. Quatre ou cinq bataillons ſuffiront avec les Milices, pour mettre toute l'Iſle en ſeureté. Un Vaiſſeau arrivé de Conſtantinople dans ce

Port depuis deux jours, a rapporté que l'Armée Navale du Grand Seigneur, qui est de 30. Vaisseaux mal équipez & mal armez, étoit à la Rade devant cette grande Ville prête à faire voile en Morée, & que l'on a fait defiler les troupes pour les transporter en ce pays là. Les Galeres du Pape au nombre de quatre arriverent icy Vendredy dernier pour prendre celles de la Religion, & aller joindre l'Armée Navale des Venitiens. Voilà toutes les nouvelles de Malthe les plus essentielles; tous les Che-

valiers s'en retournent & ce pays va être un vray desert.

Le 26. du mois de Juin la Reine Doüairiere de Pologne residente au Château de Blois, declara sa premiere Dame d'Honneur Madame la Comtesse d'Arquian, femme de Messire Paul-François de la Grange, Comte d'Arquian, Capitaine des Vaisseaux du Roy, Gouverneur de l'Isle de Sainte Croix & Commandant au Cap François, côte de S. Domingue en l'Amerique, petit neveu de la Reine, & le seul

qui reſte aujourd'huy de ſon nom.

Le 7. de ce mois quatriéme Dimanche d'aprés la Pentecôte, la Dame Garnier fameuſe Calviniſte, dont on a rapporté l'abjuration publique au 26. de May, dans le Mercure de Juin dernier, fit ſa premiere Communion dans l'Egliſe de S. Martin de Blois avec l'édification de tous les aſſiſtans.

Elle l'avoit differée à ce jour, pour s'y mieux preparer par de nouvelles inſtructions & par la viſite des perſonnes pour qui elle avoit temoigné

plus d'oppoſition, lorſqu'elle étoit dans l'hereſie.

Sa Majeſté Polonoiſe, dont la pieté s'étend à toutes les bonnes œuvres, eût part à celle-ci, comme à l'abjuration.

Auſſi le ſieur Labbé Prieur de ſaint Martin de Blois, qui a ſouvent l'honneur dans ſon Egliſe de donner à cette Princeſſe la Benediction du Trés-Saint Sacrement, crût ne la pouvoir mieux haranguer, lorſqu'elle y entra la premiere fois, au ſujet de la Dame Garnier, qu'en loüant ſa pieté Royale, en ces termes :

MADAME,

La Paroisse de saint Martin est tres-sensible à l'honneur qu'elle reçoit en ce jour. Vôtre Majesté entrant dans nôtre Eglise, nous rappellons avec plaisir ces tems heureux, où nos Rois & les Princes de leur Sang Royal y venoient rendre à Dieu leurs hommages, & offrir leurs prieres au grand Saint, que nous avons pour Patron, & que ce Pays revere comme un de ses Apôtres.

Vostre pieté, Madame, encore plus éclatante que vostre Diadé-

me, nous charme, nous édifie; mais je l'oſe dire, elle ne nous ſurprend point. Connuë & admirée par tout le monde Chrétien, la réputation en étoit venuë juſqu'à nous, longtems avant que nous euſſions le bonheur de vous poſſeder dans cette Ville. Nous ſçavions déja ce que la renommée a publié tant de fois, que les victoires & les conquêtes de l'invincible Monarque Sobieski n'ont pas été moins les excellens fruits de vos prieres & de vos aumoſnes, que les effets merveilleux de ſa ſageſſe & de ſa valeur.

Aujourd'huy, Madame, que

nous voyons Vostre Majesté imiter le bon Pasteur, en ramenant au bercail la Brebis égarée, nous sentons croître en nous les justes sentimens de nostre reconnoissance & de nostre admiration. Heureux! si nous pouvions assez reconnoître ce que nous ne sçaurions trop admirer.

Cette Harangue fut prononcée avec beaucoup de dignité & d'onction. Elle a reçû de grands applaudissemens de plusieurs personnes de bon goût & d'esprit dans cette Ville.

On trouvera chez le ſieur Saugrain, Libraire à Paris, Quay des Auguſtins à la Fleur de Lis, tous les Mercures Galants depuis 1677. qu'ils ont commencez d'eſtre imprimez, juſques & compris le mois de May 1710. ſoit de ſuite, ſoit par années, ou par mois ſéparez. Il vendra ceux reliez en veau dix ſols, ceux en parchemin huit ſols, & en feüilles, ſix ſols. Il a auſſi toutes les Campagnes, Sieges, Journaux extraordinaires & autres pieces imprimés pendant les dernieres guerres. Ceux qui en ont déja

trouveront par cette occaſion, le moyen de parfaire ce qu'ils ont, d'autres ne ſeront pas fâchez de ſe faire à bon marché des cabinets de Livres auſſi curieux, intereſſans & remplis de bonnes pieces que le ſont les Mercures. Le même Libraire vend trois Livres nouveaux *intitulez* Les Campagnes de M. le Duc de Vendoſme, in douze, cinquante ſols; La Vie de Dom Pierre le Nain, ancien Sous Prieur de l'Abbaye de la Trappe, où il eſt mort en odeur de ſainteté, aprés 45. années de la plus auſtere peni-

tence, in douze, quarante cinq ſols; & un nouveau Traité du Commerce, tres utile aux Marchands, Banquiers, Agens de Change, & Gens d'affaires, in douze, deux Volumes, quatre livres dix ſols.

Il paroît depuis peu un Livre fort ſingulier, intitulé: *Agnoïæ ampliſſimæ magnificentiſſimæque oligomathum, ſeu Ignorantiæ illiteratorum Reginæ Panegiricus*, avec la Traduction en François qui ne cede en rien à la beauté de ſon original. Il contient deux parties; dans

dans la premiere l'Auteur fait voir d'une maniere agreable que l'ignorance n'eſt ni honteuſe, ni préjudiciable à perſonne; dans la ſeconde il montre qu'elle eſt tres-avantageuſe & même tres-glorieuſe à ceux qui vivent ſous ſon empire. Quoique cet Ouvrage ſoit un vray paradoxe, neanmoins il eſt ſoûtenu de raiſonnements phyſiques & moraux, d'autoritez & d'exemples tirez de l'antiquité, qui lui donnent une eſpece de probabilité qu'on n'auroit pas attenduë. Ce Livre eſt dans le goût

du fameux Panegyrique de la Folie composé par le sçavant Erasme, & de plusieurs autres, sur des sujets aussi extraordinaires. On attribuë ce Panegyrique de l'ignorance à un Professeur de Rhetorique de l'Université de Paris, qui ayant quitté la Philosophie qu'il avoit professé pendant plusieurs années pour prendre la Rhetorique, justifia son choix par un beau discours qu'il fit en public, où il prouva la préeminence de l'éloquence sur toutes les autres disciplines. Il paroist par son Epître

Dedicatoire qu'il auroit encore prononcé ce discours si des envieux ne l'en avoient empêché ; en quoy l'on peut dire qu'ils ont cû grand tort, puisqu'outre l'approbation d'un des plus illustres Censeurs nommé par Monseigneur le Chancelier, il a encore celle de tous ceux qui l'ont lû. En effet cet Ouvrage est tres-beau, soit pour la pureté du stile, soit pour la délicatesse des pensées, ou enfin pour la rareté de l'invention. Il se vend à Paris, ruë S. Jacques, au Chef S. Jean, chez Jean-Baptiste

Brocas Libraire proche S. Benoiſt. Le bruit court que l'Auteur va donner au public de nouvelles Notes ſur les Odes d'Horace, avec une interpretation Litterale : & on eſpere que cet Ouvrage ne ſera pas moins bien receu que que celuy dont nous venons de parler.

Le grand Ouvrage de Monſieur l'Abbé Terraſſon contre Homere, annoncé par Madame Dacier ſi inofficieuſement dans ſon Livre, *de la Corruption du Gouſt*, parut le

13. de ce mois, il a pour titre *Dissertation Critique sur l'Iliade d'Homere*... le pere des Poëtes y subit un dur examen, Madame Dacier & quelques autres disciples zelez de l'accusé sont citez en jugement ; & je vois sur leur compte bien des choses dont le public aura peine à les absoudre.

On trouvera peu de nouveaux chefs d'accusation qui soient échappez à M. de la Motte, premier dénonciateur, mais ils ont icy une forme systematique, chaque chef est détaillé, circonstancié,

prouvé ; & le tout avec un ſerieux digne d'une matiere auſſi grave. Il ne s'agit pas moins icy que de briſer l'Idole du prejugé, il y va du bien des Lettres de fixer le vray merite d'Homere & de deceler la ſtupidité du peuple ſcoliaſte qui l'adore ; c'eſt ce que M. l'Abbé Terraſſon ſe propoſe dans la partie critique de ſon Livre ; & je luy ſuis garand d'un grand ſuccés à cet égard. . . M. l'Abbé Terraſſon ne s'en tient pas-là. . . aprés avoir decredité les Docteurs du prejugé, il ſe croit comp-

table à la jeuneſſe, d'une poëtique dictée par la droite raiſon, il promene ſon eſprit vrayement Philoſophique ſur tous les genres de Poeſies ſucceſſivement, & donne ſur chacun de ces genres des preceptes excellens que nous diſcuterons le mois prochain dans un extrait étendu de ſon Livre.

Quelques gens ont cité en reproche contre M. l'Abbé Terraſſon la Preface de M. de la Motte ſur l'Iliade, où l'on trouve le germe, pour ainſi dire, de la nouvelle critique ;

je ſuis caution à ces Meſſieurs, que le dernier Cenſeur n'a rien pris au premier, la reſſemblance qui ſe trouve entr'eux, vient de ce que les fautes d'Homere ſont ſi énormes qu'elles ne peuvent échapper à perſonne ; livrez l'Iliade à vingt critiques dévoüez, non au prejugé, mais à la droite raiſon, ils s'accorderont tous à condamner les mêmes fautes, & ne differeront que par l'art de les caracteriſer en indiquant les principes fixes, les regles immuables contre leſquelles l'Auteur a failli.

Je

Je ne crois donc pas qu'il y ait moins d'injustice à accuser M. l'Abbé Terrasson, d'avoir copié M. de la Motte, qu'il n'y en auroit d'accuser M. de la Motte d'avoir copié Desmarest, je crois la chose parfaitement égale, M. de la Motte asseure qu'il n'a jamais lû la critique de Desmarest, on n'a aucune peine à le croire, sans doute que M. l'Abbé Terrasson n'a point lû ce que M. de la Motte a écrit sur Homere, il aura voulu prevenir le reproche de larcin, il aura craint même ces presents que la me-

moire fait ſouvent aux Auteurs ; & dont ces mêmes Auteurs ne manquent jamais de rendre graces à leur propre genie. . . mais à quoy bon, me direz vous, faire cette bizarre ſuppoſition, M. l'Abbé Terraſſon pourroit avoir lû M. de la Motte ; & n'être pas équitablement ſoupçonné d'en avoir rien emprunté ? cela eſt vray ; & j'ay remarqué que la forme de ſon Livre eſt ſi differente de celle que M. de la Motte a donnée au ſien, qu'on peut dire que l'un & l'autre quoy qu'un peu

ressemblans pour le fonds, sont à juger équitablement, à même point originaux.

Ce n'est donc point pour justifier M. l'Abbé Terrasson de larcin, que je suppose qu'il n'a point lû les ouvrages de M. de la Motte sur Homere, je previens un autre reproche, dont il ne peut échaper qu'à la faveur de ma supposition. M. l'Abbé Terrasson ne dit pas un mot dans tout son Livre de ces ouvrages qui sont si fort dans sa matiere, luy qui ne manque aucune occasion de loüer son Collegue sur des

ouvrages d'un autre genre ; fi
M. l'Abbé Terraſſon avoit lû
l'Iliade Françoiſe, il ſe ſeroit
applaudi & ſe ſeroit fait galam-
ment honneur d'un gouſt con-
forme à celui de M. de la Mot-
te, qui dans ſon imitation har-
die ſupprime, corrige, adoucit
tout au gré de ſes cenſures.
Je ne veux donc point croire
que M. l'Abbé Terraſſon
ayant appliqué à l'examen du
Poëme François cet *eſprit Phi-*
loſophique qui l'a ſi bien ſer-
vi contre Homere, il ait jugé
que la ſeule maniere de bien
traiter le Poëme de M. de la

Motte, fut de n'en point parler, je croiray moins volontiers encore qu'aprés avoir senti le merite de cet ouvrage, il ait eû assez peu de courage pour n'oser le deffendre de front contre l'aveugle prévention de nos Scoliastes & la basse jalousie de nos versificateurs. Quel moyen donc de sortir M. l'Abbé Terrasson d'embarras ? quel moyen ? il n'avoit point lû, je vous jure, les Ouvrages de M de la Motte sur Homere pour les raisons delicates que j'ay indiquées... auparavant de travailler à l'ex-

trait du Livre, il eſtoit bon d'éclaircir les queſtions étrangeres au Livre même. L'Auteur m'eſt encore plus cher que ſon Ouvrage, tout excellent qu'il eſt, auſſi cette diſcuſſion preliminaire n'a-t elle que luy pour objet.

C'eſt aſſez parler pour tout le monde, Mademoiſelle, entretenons-nous, s'il vous plaît, maintenant enſemble. Il vous eſt arrivé depuis peu une avanture qui merite bien d'être contée : il n'en ſera que ce que vous voudrez ; mais vous au-

riez tort, vous paroîtriez l'avoir, & l'on publieroit même que vous l'avez, si je ne defendois vos interêts contre la malice de vos ennemis.

Les préjugez s'établissent sur les discours, & il est toûjours à propos d'aller autant qu'on peut au-devant des prejugez. Le monde est plein de gens qui s'érigent en censeurs de nôtre conduite au gré des idées qu'ils prennent ou qu'on leur donne de nous : ces censeurs deviennent ensuite de veritables Tyrans qui s'acharnent à nous persecuter, le plus

ſouvent ſans ſçavoir pour-
quoy ; mais

* *Du ſuccés qu'on obtient contre*
la Tyrannie,
Dépend ou noſtre gloire, ou noſtre
ignominie.

Je vais avec vôtre permiſ-
ſion vous détacher de nôtre
entretien particulier, & ceſ-
ſer de vous adreſſer directe-
ment la parole, pour faire de
vôtre hiſtoire que je vais con-
ter, une hiſtoire generale.

* Corneille, Cinna.

HISTOIRE.

La belle Rose vint au monde il y a environ dix-neuf ans, dans une Ville que la Seine arrose au moins autant que Paris. Dés sa plus tendre jeunesse elle se fit admirer par son esprit & par sa beauté. L'éducation que ses parents luy donnerent ajoûta tant d'éclat à ses charmes naissants, que le bruit de ses appas se répandit bientôt jusqu'aux environs des lieux qui l'avoient vû naître.

Un Gentilhomme voisin de

la Ville où elle demeuroit, s'y rendit un jour de deſſein premedité, attiré par le recit des graces & du merite de cette belle fille. Il la vit, il l'aima, & voulut s'en faire aimer. Ses ſoins furent longtems inutiles, il en connut la raiſon, il parla de mariage, il fut écouté; mais ſoit qu'il craignit d'engager ſa Nobleſſe & ſa réputation en contractant une alliance qui pût mal à propos, lui paroître inégale, ſoit qu'il eût de bonne foy un autre but que celui de ſe marier, ou ſoit pluſtoſt qu'il n'aimât pas parfaitement

une ſi aimable Maîtreſſe, il ne lui eût pas pluſtoſt propoſé ſon mariage, qu'il luy demanda du tems pour l'accomplir, & la permiſſion de lui faire la cour. Il étoit jeune, bien fait, éloquent & tendre. Elle n'étoit pas inſenſible; en falloit-il davantage pour la faire donner dans tous les pieges du monde.

L'eſprit, quelque doſe qu'on en ait, deffend mal un cœur contre les conſeils de l'amour, & la raiſon à beau venir au ſecours de nos foibleſſes, la ſeule image des plaiſirs

dans un cœur tendre, coule à fond la raiſon. On diſpute quelquefois le terrain par mauvaiſe humeur, & par rebellion, mais on le cede toûjours par reconnoiſſance. Enfin lorſqu'on eſt aimé, & qu'on eſt bien perſuadé de l'eſtre, il s'enſuit de là qu'il faut qu'on aime.

La belle Roſe eſt aimée, elle en eſt ſûre, elle aime à ſon tour, cela eſt dans la regle; mais cette paſſion ſe nourrit pendant ſix mois dans ſon cœur, elle ſe repaît des plus douces eſperances du monde, elle ſent même avec plaiſir approcher le jour heu-

reux où ſon Hymen doit couronner ſon amour. Il n'y a plus qu'une nuit à paſſer : le lendemain au pied des Autels, un ſerment ſolemnel doit l'unir à ſon amant. Mais pendant cette même nuit, l'infidele qui s'eſt fait ſans doute, une peinture affreuſe du nœud où il va s'engager, prend des chevaux de poſte, & ſe rend à Paris. Le ſaiſiſſement, les larmes & le deſeſpoir ſont les moindres effets de cette horrible nouvelle. Elle cherche dans l'eſperance de mourir, à ſe conſoler de ſon malheur extrême ; mais

les jours ſe multiplient, & l'amour qui ne peut s'éteindre au moins ſans ſe vanger, la flatte du projet d'une vengeance aſſurée. Elle diſſimule adroitement, elle revoit le monde, & pendant quelques jours elle affecte une contenance ſi indifferente, que ſes meilleures amies s'étonnent de ſa legereté; mais tous ceux qui l'éclairoient ſont les dupes de ſa diſſimulation; enfin elle ſe derobe à ſes parens pour courir aprés ſon amant.

Elle arrive à Paris. Quelle Ville, grand Dieu! pour une jeune fille dont la beauté vient

ſtre l'écueïl des plus belles de cette grande Ville. Un Auberge eſt d'abord l'aſyle où elle cherche à le cacher La précaution de ne ſe pas montrer, ſa modeſtie, ſa douleur & la ſimplicité de ſes habits la raſſûrent contre l'image des perils qu'elle court. Cependant elle s'occupe uniquement du ſoin de trouver le traître dont elle ſe voit ſi indignement abandonnée: elle ne veut que le voir, luy reprocher ſon horrible infidelité, pleurer, gemir & mourir à ſes pieds. Mais elle n'en peut apprendre aucunes nou-

velles, on luy dit ſeulement que d'autres lieux qui luy ſont inconnus, & où elle n'a pas le moyen d'aller, le derobent encore à la tendreſſe de ſes reproches. Que peut-elle faire deſormais? eſt-il quelqu'un de mes Lecteurs qui ne tremble maintenant pour elle?

La pudeur & la vertu ſont ordinairement les victimes de l'indigence.

Je ne ſçai point d'endroits au monde où les charmes d'une belle perſonne la dedommagent gratis des frais où ſes beſoins l'engagent: Paris ſur tout

tout donne moins qu'aucune autre Ville, de ces exemples de generoſité, la défiance regne avec trop d'empire dans le cœur de tous ſes habitans : & ce n'eſt maintenant que dans les Romans qu'on trouve de ces hoſpitalitez genereuſes.

La triſte Roſe accablée dans ſon humble retraite du poids de ſon infortune, ne trouve pas au fonds de ſon repentir, de ſa honte & de ſa douleur, des expedients pour appaiſer la rigueur d'une Hôteſſe impitoyable. La ſienne ne ſe paye pas de ſes larmes, à chaque

inſtant elle luy demande avec tyrannie, une dette qu'elle ne peut alors acquitter ſans crime. Les mauvais conſeils viennent au ſecours de la neceſſité. Vous êtes bien ſimple, luy dit elle un jour, de vous allarmer de vos beſoins dans une Ville comme celle ci, belle comme vous êtes, Paris eſt le ſeul endroit du monde où vous devez vivre. La beauté y fait toûjours fortune. La voſtre eſt ébloüiſſante, & vous l'enſevelissez : voſtre eſprit égale voſtre beauté, & tous les deux vous ſont inutiles. Vous n'aurez pas

fait une démarche vers le monde, que vous reconnoîtrez l'abus où vous estes. Vous ferez ici la maistresse de vostre reputation, & l'étalage de vostre vertu ne recevra jamais aucune atteinte, tant que la modestie & la discretion qui vous sont naturelles feront les honneurs de vostre conduite. Je connois un galant homme sur qui vous pouvez vous reposer du soin de vous mettre à vôtre aise. Il n'exigera jamais rien de vous, je vous en réponds, & contens de vostre politesse, & du plaisir de vous

voir, il fera infailliblement toutes les avances de voſtre fortune. Croyez-moi, ne ſoïez pas aſſez ennemie de vous-même, pour refuſer le ſecours que je vous offre. Je vous l'amenerai ce ſoir, vous le verrez, vous l'entendrez, & vous jugerez à loiſir du merite de la conquête que je vous deſtine. On ne répond pas toûjours ce qu'on penſe ſur de pareilles propoſitions. On a eu tout le tems de s'examiner; mais la pauvreté determine, & un ſoupir & un regard languiſſant ſont les interpretes d'un ſi-

lence qui marque que l'esprit se prête assez à la force de ces raisonnemens.

Vers les six heures du soir Madame Amynthe son hôtesse introduit l'heureux Medor dans la chambre de la belle & timide Rose. Il la saluë avec un respect infini, il lui fait mille complimens sur sa beauté, jamais rien de plus beau, rien de plus parfait ne s'est offert à sa vûë, & ses charmes ont un éclat divin dont il s'enyvre. Il est bien fait, jeune, il a de l'esprit, du merite, il est aimable. Il parle, il attaque, il presse, il

va bientôt ſéduire, enfin un preſent conſiderable qu'il fait à ſon hoſteſſe, & les dettes de la belle Roſe qu'il paye, determinent Madame Amynthe à prendre avec feu les interêts d'un homme ſi genereux.

Il retourne à la charge, on l'écoûte, on luy répond, on luy promet même quelque choſe, peu à peu tous les obſtacles ſe levent, & tout le flatte bien-toſt de l'eſpoir d'un triomphe certain. Les ajuſtemens, les ſpectacles & les plaiſirs ſont des batteries d'uſage qui font un ravage furieux

dans le cœur de cette belle fille. L'infidele qui l'a trahie, eſt à ſes yeux un ſcelerat indigne de la moindre des bontez qu'elle a euës pour luy : c'eſt un monſtre rempli de tous les vices du monde, & Medor a toutes les belles qualitez imaginables. Voilà de quoy la raiſon la fait convenir, & le cœur eſt en même temps d'accord avec la raiſon.

Quelques mois ſe paſſent ainſi tres heureuſement ; mais Medor a des parens fâcheux, ils ont du bien dont il ne joüira apparemment que lorſqu'ils

feront las d'en joüir. Cependant il faut trouver tous les jours les moyens de faire subsister cette belle Amante sur le pied où on l'a mise. On s'en est fait un point d'honneur, aussi en est ce un, & l'on seroit avec raison au desespoir d'en démordre. Mais comment faire? le temps est dur, & l'on est bien-tost exposé à se rencontrer vis-à vis de rien, dés qu'on est obligé de travailler d'industrie, pour trouver des expedi~~ens~~ *ens* qui entretiennent des plaisirs. Le monde ne preste pas volontiers son

son argent à ces sortes d'emplois. L'usurier seul peut faire cette affaire sur de bons gages; c'est ce qui va nous arriver.

M. Sganarelle est un maître homme en fait d'usure. C'est un fesse Mathieu qui a toutes les qualitez requises. Un petit abregé de sa vie, & son portrait feront, si je ne me trompe, une digression qui n'aura rien d'ennuyeux.

M. Sganarelle originaire de, je ne sçay quel pays, sorti du plus bas lieu du monde, peut avoir environ quarante ans. Il est à peu prés comme le sot

Perſonnage de l'Inconnu, *groſſet, graſſet, hebeté, il a la jambe ſéche, & porte au vent.* Il a eſté goujat, garçon gantier, Soldat, Dragon, Agioteur, & l'eſt encore. Sa chere moitié vend des pommes dans un coin de la terre, pendant qu'il fait ici un fracas de diable avec ſon portier, ſes meubles, ſes laquais, ſes chevaux, & ſon carroſſe. Il a fait autant d'affaires qu'il a voulu, Meſſieurs les Juges Conſuls lui en font autant qu'ils peuvent. Il a des dettes par deſſus la tête, & il ſe propoſe inceſſamment le

voyage d'outre-mer.

Medor qui connoissoit malheureusement M. Sganarelle, jetta les yeux sur luy pour en tirer quelques secours dans le besoin pressant où il se trouvoit: il luy en parla en homme qui craint plus que la mort, de perdre ce qu'il aime. Montrez moy, luy dit il, le jour qu'il luy fit sa proposition, montrez moy cette belle personne. Je veux vous donner à soüper à tous les deux : Nous conviendrons ensuite de nos faits. Medor n'eût pas de peine à engager la belle Rose à ac-

cepter cette partie, où ils devoient de concert pousser une botte vigoureuse à M. Sganarelle.

Ils se rendirent chez luy à l'heure du souper, ils y furent reçûs & regalez à merveille ; il en couta encore plus cher à leur Hôte qu'il ne le croyoit luy même ; il devint pendant ce repas éperduëment amoureux. Il annonça ses grands biens au nouvel objet de ses vœux, il luy en fit un ample détail, & luy en promit sa bonne part, on l'écouta pour raison, & pour raison on s'en mocqua.

Le lendemain l'impatience le prit, il envoya inviter Medor à diner chez luy, dés qu'il y fut, il le pria d'y souper le même jour avec sa Maistresse. Medor y consentit, aprés s'être reposé sur elle & sur sa prudence, des interests de son amour.

Avant le souper Sganarelle trouva l'occasion de profiter d'un tête à tête avec l'aimable Rose. Il l'entretint assez long-temps du pouvoir souverain de ses charmes, il luy compta en veritable agioteur, le chemin que ses yeux avoient fait

sur son cœur, il luy proposa d'accepter une jolie maison bien meublée à la porte de la Ville, il luy offrit une cuisiniere, un équipage magnifique & des valets ; enfin il luy promit de l'épouser, si elle vouloit y consentir, & renoncer pour l'amour de lui à son cher Medor. Elle luy dit qu'elle feroit ses reflexions sur sa proposition, & que dans deux jours elle lui en rendroit réponse. Elle vouloit avant de s'embarquer avec un tel homme, consulter là dessus son Amant ; c'étoit bien la moin-

dre chose. Elle lui conta toutes les circonstances de la declaration de Sganarelle. La proposition leur parut avantageuse, ils y ropperent : d'ailleurs ils s'aimoient ; mais ils n'avoient ni l'un ni l'autre, le moyen de s'aimer, sans s'exposer à s'accabler de dettes.

Deux jours aprés Sganarelle alla rendre visite à sa charmante Rose : il lui jura qu'il étoit toûjours dans les mêmes sentiments qu'il luy avoit marquez, & lui protesta de n'aimer qu'elle le reste de sa vie. Leurs conventions faites, & la

promeſſe de mariage donnée, il l'emmena dans ſon carroſſe à ſa maiſon de Campagne, où il ordonna d'abord à tous ſes domeſtiques de la reconnoiſtre & de la ſervir comme leur Maiſtreſſe. Il l'inſtala ainſi avec ceremonie dans ſon nouveau domicile, mais elle n'y eut pas reſté huit jours qu'elle ſentit qu'elle eſtoit dans une belle priſon. Elle prit cependant patience dans l'eſperance de voir les choſes changer bientoſt de face, & comptant ſur la parole de ſon futur époux. Mais loin de s'appercevoir des

effets de ſes belles promeſſes, elle vit tous les jours augmenter ſa captivité. Alors elle écrivit ſecretement à ſon cher Medor, elle l'appella à ſon ſecours, & le pria de la maniere du monde la plus forte & la plus tendre de la delivrer du cruel eſclavage où l'enchaînoit ce vilain feſſe Mathieu.

Medor plus amoureux que jamais, s'offrit à la ſervir à ſon gré. Il n'avoit renoncé à la voir, que parce qu'il avoit ſenti la neceſſité où il eſtoit de ſacrifier ſon amour aux interests de ſa Maiſtreſſe. Mais

cette raiſon n'ayant plus de lieu, il éclata en murmures, en injures, & forma mille projets de vengeance contre Sganarelle, qu'heureuſement une douzaine de Sentences des Conſuls retenoit précieuſement dans ſa Maiſon de Ville. Il fut trouver Mercure qui eſt ſon ami, il luy confia ſes ſoins, ſon amour, & ſa douleur, il le pria de ſe meſler de ſes affaires, de l'aſſiſter de ſes conſeils, & de l'aider à tirer ſa Maiſtreſſe des mains de ſon indigne rival. Mercure qui eſt auſſi fertile en expedients & en

raiſonnements qu'il luy convient de l'eſtre, luy propoſa d'abord tous les moyens qui ſe preſenterent à ſon imagination; enfin ils reſolurent avant de ſe ſeparer, de s'y prendre de la façon que vous allez lire.

Un Lundy 15. de ce mois, Mercure ſe rendit chez Medor, au lever de l'aurore, un tiers de ſes amis & ſon Ecuyer furent de la partie, il fit à l'inſtant atteler un char chez un loüeur de Carroſſes dans le voiſinage du Palais Royal, il s'y precipita, & commanda en même temps à ſon conducteur de

mener ſes miſerables courſiers le plus vîte qu'il pourroit à la Guinguette, où eſtoit le Château de la Dame dont ils alloient briſer les chaînes, & qui leur avoit tenu la veille le diſcours ſuivant pour les encourager peut-eſtre, ſi tant eſt qu'ils euſſent beſoin de plus de courage qu'ils n'en ont.

Eſt-il ſous le Ciel une perſonne plus malheureuſe que moy! quelle fatale étoile s'obſtine à me perſecuter! des principes de raiſon & de vertu forment le premier attachement de ma vie, la veille du jour deſtiné pour mon hymen,

mon perfide Amant m'abandonne, je le ſuis, & le perds pour jamais: voſtre main, mon cher Medor, vient eſſuyer mes larmes, alors un rayon de felicité m'enyvre; mais à peine ay-je eu le loiſir d'enviſager le bonheur dont je me flatte, que la fortune qui ne vous traite pas mieux que moy, nous precipite tous deux dans l'indigence. Un infame uſurier dont le cœur eſt auſſi pourry, que ſes mains ſont avides, ſe preſente ſous le maſque de la generoſité, pour me rendre la victime de ſes deſirs criminels; il me promet de m'épouſer, & me propoſe en mê-

me tems de fuïr avec luy dans des Pays étrangers, pour y partager la dépoüille des gens qu'il a ruinez. J'ay son secret, il craint que je ne l'évente, il m'enferme, & me soumet comme une malheureuse esclave à la vigilance & à la rigueur de ses domestiques. Puis-je vivre avec un tel homme ? ah quand il auroit tous les tresors du monde, le scelerat seroit encore indigne à mes yeux, qui ne le connoissent que trop, de la moindre de mes complaisances ; j'ay quelques hardes chez lui, ces hardes consistent en une demie douzaine d'habits, qui, y compris

ma toilette, ne valent pas grande chose. Au nom de Dieu, aidez-moy à les arracher des mains de ce vilain, pour me procurer du moins la consolation de sortir de sa maison telle que j'étois, lorsque j'y suis entrée.

A ces mots Mercure applaudit, la rasseura, & luy promit, avant de la quitter, tous les secours qui dependroient de ses heureux talents.

Le lendemain de cette harangue, comme je vous disois fort bien tout à l'heure, il se transporte au logis de la Dame, accompagné de Medor, d'un

autre amy commun, & de son Ecuyer. Medor aussitost, suivant l'ordre concerté, frappe en Maistre à la porte, & redouble les coups de marteau pour éveiller plus promptement le chien, le Jardinier & la Jardiniere qui faisoient chacun à leur tour la garde de la maison. Ils arriverent enfin tous trois à la porte, à demi éveillez, essouflez, épouvantez. Medor leur crie à l'instant, ouvrez vîte, ouvrez, on vient d'arrêter M. Sganarelle prisonnier, on la pris dans son lit, sauvez Madame, les Archers vont

vont venir dans un moment l'enlever, & cela feroit déja fait, ſi l'Exempt qui eſt de nos amis, ne nous avoit fait avertir ſous main de la viſite qu'il va lui rendre. Pendant ce Dialogue la porte s'ouvre. Medor s'en empare, pour en deffendre, à ce qu'il dit, l'entrée. Alors le Jardinier & ſa femme étourdis du malheur de leur Maiſtre, diſent d'un ton pitoyable. *Il y a longtems que nous prévoyons que cela devoit lui arriver tôt ou tard, il n'a, le méchant, que ce qu'il merite, & la Juſtice ne perd jamais ſon droit.*

Ils joignent à ces lamentations, un tas d'autres mauvais proverbes. Cependant Mercure les prie de l'aider à ployer le bagage de la Dame, à le descendre, & à le porter jusqu'au carrosse, ce qu'ils executent le plus affectueusement, & le plus diligemment du monde. Cette besogne faite en tout honneur, il donne la main à la Dame delivrée, il l'embarque dans sa voiture, & la ramene tranquillement à la Ville, où elle rend tous les jours grace au Ciel du succés de sa delivrance.

Le Lecteur qui n'eſt jamais content, & qui veut toûjours qu'on luy conte avanture ſur avanture, me demandera peut-être ce que devint Sganarelle lorſqu'on lui apprit cette corvée, ce qu'il fit, & ce qu'il dit. Le voici en deux mots : il fit beaucoup d'extravagances, & dit quantité de ſotiſes. Il traita ſa belle inhumaine, de cruelle, d'ennemie, d'ingrate, il ſe caſſa la tête contre les murailles, il battit ſes gens, & chaſſa le Jardinier, la Jardiniere, & le chien.

Voila, Mademoiſelle, vô-

tre hiſtoire. Ecoutez maintenant un petit conſeil que je vais vous donner. Vous avez à preſent un aſyle chez d'honnêtes gens ; que voſtre eſprit & voſtre vertu vous deffendent deſormais contre les vivacitez de voſtre jeuneſſe. Vous avez fait une experience cruelle des peines & des plaiſirs de l'amour : ce que vous en ſçavez doit vous rendre ſage ; avec l'eſprit & le diſcernement qui ſont en vous, il ne vous eſt pas permis de faire impunément de nouvelles fautes. Les plus belles apparences

du monde ſont pour vous; que vos actions ne dementent pas d'orénavant, par aucun éclat indiſcret, un exterieur ſi beau.

Reprenons, s'il vous plaît, l'hiſtoire du monde, & continuons à voir ce qui s'y paſſe. Voici des Mariages, à la bonne heure, & des Morts, tant pis; mais parlons en à bon compte, puiſque tout cela eſt de mon domaine. Cependant j'ay encore à préluder ſur cet article, & je me vois malheureuſement obligé de vous dire que je n'ay pû me diſpenſer

de me broüiller pour la dixiéme fois avec mon Genealogiſte. Il a ſes viſions, j'ay les miennes, mais j'ay tous les mois la plume à la main, & ce n'eſt pas lui, c'eſt moi qu'on rend reſponſable des fautes qu'il me fait faire, & des libertez qu'il prend. Ainſi pour me mettre à couvert de toute ſorte ſorte de reproches ſur cette matiere, je prie les perſonnes de conſideration qui ſeront intereſſées dans le Mercure, & qui s'y verront traitées trop ſuccintement, de me permettre de reprendre le mois prochain,

d'une maniere qui satisfasse tout le monde, les articles qui les regardent. En attendant, voicy ce que je sçay des Morts de ce mois.

Messire Henry Jules de Mazarin, Duc de Mayenne, dont l'esprit répondant à toutes les belles qualitez que l'on peut voir dans un jeune homme, donnoit déja de grandes esperances, mourut de la petite verole le 28. Juin dernier, âgé de 12. ans : il estoit fils de Messire Paul Jules Duc de Mazarin, de la Meilleraye & de Mayenne, Pair de France,

Gouverneur de Blaver, Port-Loüis, &c. & de Felicé Armande Charlote de Durfort de Duras, fille aînée de Meſſre Jacques Henry de Durfort Duc de Duras, Pair & Maréchal de France, & petit fils de Meſſire Armand Charles Duc de Mazarin, Pair de France, & Chevalier des Ordres du Roy. La Maiſon de Mazarin eſt originaire de la Ville de Rome, & eſt non-ſeulement connuë en France depuis le Cardinal Mazarin qui en étoit premier Miniſtre, mais encore elle n'eſt pas moins illuſtre par

son ancienneté que par ses grandes alliances. La Genealogie en est rapportée tout au long dans l'Histoire des Maréchaux de France, au même chapitre.

M. Jean-Baptiste Ducasse, âgé de 63. ans, Lieutenant General des Armées navales, Commandeur de l'Ordre de S. Loüis, Chevalier de la Toison d'or, Capitaine General du Roy d'Espagne, & que S. M. C. avoit honoré en dernier lieu de la commission de Commandant de ses Armées navales au Siege de Barcelone,

eſt mort aux eaux de Bourbon fort regretté de toute la famille. On peut dire en deux mots que par tout où ſon ſervice l'a appellé, il a donné des marques d'une prudence conſommée par ſa conduite, & d'une grande valeur pour le ſervice des Rois, dont il a reçû en differentes fois des marques de bienveillance.

Dame Marie Françoiſe Berthaut de Freauville, Dame d'honneur de Madame la Ducheſſe de Berry, mourut le 26. Juin dernier : elle eſtoit femme de Meſſire François Touſſaint

de Guerhoent, Marquis de Coëtenfao, Comte de Penhont, &c. Lieutenant General des Armées du Roy, Sous-Lieutenant des chevaux Legers de sa Garde, & Chevalier d'honneur de Madame la Duchesse de Berry. Madame de Freauville estoit fille de Messire François Berthaut de Freauville, Conseiller au Parlement de Paris, mort le 14. Decembre 1713. & de Dame Marie de la Garde. Pour Monsieur le Marquis de Coëtenfao il est frere de Monsieur l'Evêque d'Avranches, dont le zele pour

le bien de l'Eglise luy attire l'estime, non-seulement de son Diocese, mais encore de tous ceux qui le connoissent. La famille de Freauville est originaire de Normandie : pour celle de Coërenfao, elle est une des plus illustres de la Bretagne.

Messire Henry Pidou de S. Olon, Chevalier de l'Ordre de Nostre-Dame de Mont-Carmel & de S. Lazare de Jerusalem, Gentilhomme ordinaire du Roy, cy-devant Sous-Lieutenant aux Gardes, mourut le 23. Juin dernier ; il étoit fils de M... Pidou de S. Olon,

cy-devant Envoyé extraordinaire du Roy à Genes, & son Ambaſſadeur auprés du Roy de Maroc, Commandeur de l'Ordre du Mont-Carmel & de S. Lazare, Gentilhomme ordinaire de la Maiſon du Roy.

Dans le Mercure du mois paſſé j'ay mis un article qui regarde Madame la Marquiſe de Nonant, ſur des Memoires qu'on m'avoit donnez, j'ay appris depuis qu'ils n'eſtoient pas veritables; les preuves de fauſſeté qu'on m'en a données, m'obligent par reſpect pour la

verité à changer cet article dans le present Mercure & à vous dire que

La Maison des Fradets est establie dans la Province de Berry depuis si longtemps qu'il n'est memoire de son commencement : l'ancien Armorial des Heros de l'an 1320. & celuy de la Banniere de Berry du temps du Roy Charles VII. la mettent au nombre des nobles familles du Berry.

Au temps des Croisades pour la Terre Sainte, il est rapporté par Aubert de Poitiers dans son livre imprimé en

1562 que Jean Fradet en combattant contre les Turcs y fut percé de trois dards ou javelots : ce que l'Empereur Alexis ayant ſçû, il ordonna que pour marque de la valeur de ce fidele Chrêtien, luy & ſa famille les porteroient dans leurs armes, ce qui s'eſt continué juſqu'à preſent ; ſes deſcendans ont eû des emplois honorables à la guerre, où ils ſe ſont toûjours ſignalez.

Alexandre Fradet fut un des trente Gentilshommes qui ſe battirent en duel contre trente autres Gentils hommes Par-

tisans de Jean IV. Duc de Bretagne, sous le regne du Roy Jean en 1350. il combattit avec Jean de Beaumanoir, Chevalier Partisan de la Maison de Blois.

Jacquelin Fradet, Gouverneur de Falaise en Normandie, fut envoyé par le Roy Charles V. en Angleterre pour traiter de la rançon du Roy Jean son pere, d'où retournant il mourut à Boulogne, & fut enterré dans l'Eglise Cathedrale en 1361.

Jean Fradet fut Gouverneur de la Ville du Pont de l'Arche

en Normandie en 1371. sous les Regnes des Rois Charles V. & Charles VI.

Pierre Fradet fut Gouverneur de la Charité, & ensuite de la grosse Tour de Bourges.

Armand Fradet fut Evêque de Rieux en 1400.

Nicolas Fradet fut envoyé à Rome par le Roy Charles VII. le 14. May 1448. pour les affaires du Clergé de France où il mourut, aprés avoir fondé une Chapelle dans l'Eglise Cathedrale de S. Estienne de Bourges, & une Messe à

perpetuité, moyennant 709. écus d'or, à laquelle Chapelle sont ses Armes en dedans & en dehors; elle est entre celles de Messieurs les Maréchaux de Montigny & de la Chastre.

Durand Fradet fut grand Prevost de l'Hostel du Roy Loüis XI. en 1480.

Antoine Fradet fut Commandant pour le Roy à Sancerre durant la Ligue en 1556.

Jean son fils, Chevalier Seigneur de S. Aoust, fut Gouverneur de la grosse Tour de Bourges, & Lieutenant de Monseigneur le Prince de

Condé, Gouverneur de Berry.

M. Jean Fradet de Saint Aoust, Comte de Châteaumeillan, Conseiller du Roy en tous ses Conseils, Marêchal de ses Camps & Armées, Lieutenant General de l'Artillerie de France, qui ensuite a exercé la Charge de Grand Maître de l'Artillerie par commission du Roy Loüis XIII. épousa Dame Jeanne Marie de S. Gelais de Lusignan, qui lui apporta 200000. liv. en dot; duquel mariage est issu.

M. Armand Antoine Fradet de Saint Aoust, Lieute-

nant de Roy de la Province de Berry, Mestre de Camp d'un Regiment de Cavalerie, & Brigadier des Armées du Roi, tué en Flandres en 1675.

Et Dame Jeanne-Marie Fradet de Saint Aoust, veuve de M. Jacques Dupleſſis Châtillon, Marquis dudit lieu & de Nonant.

Pour l'article des Mariages, c'eſt une partie à remettre, je ſçai qu'il y en a pluſieurs conſiderables ſur le tapis ; quand les ceremonies en ſeront faites, j'en parlerai. En attendant,

reposez-vous ici pour quelques momens, Mademoiselle, & permettez-moi encore une fois d'interrompre la suite de ma Lettre pour répondre à celle d'un galant homme à qui je n'ai pas l'honneur de plaire.

Souffrez, Monsieur, avant d'entrer en matiere avec vous, que je vous demande d'abord si vous êtes l'Auteur du Vert Galant, de l'Homere vangé, ou un mauvais Comedien; si cela est, c'est au Public qui decide, & dont je ne rapporte que les témoignages, à répondre aux injures que vous me dites: si cela n'est

pas, c'ost mon affaire, & il y va de mon bonneur à vous demontrer que les reproches que vous me faites, ne sont que des effets de vostre mauvaise humeur.

Ma legereté, mes vivacitez & ma critique vous fatiguent, vous n'êtes peut être pas le seul qui s'en degoûte, mais le plus grand nombre est de mon costé Je fais, dites-vous, le mauvais plaisant, & le diseur de bons mots, je ne sçay où cela m'arrive, mais je sçai bien que je n'ai jamais pensé à le faire.

J'attaque, ajoûtez-vous, tout le monde, je réponds à tout le

monde, & de-à vous concluez que je suis méchant, cela n'est pas juste, avec vostre permission, & les gens de qui je ne parle pas bien, n'ont à me reprocher de dire d'eux, que ce que le Public en dit. C'est en un mot sur lui que je me regle pour cet article. D'ailleurs où est l'homme à qui le droit d'écrire a été accordé, qui n'ait la liberté de dire ce qu'il pense de ceux qui écrivent comme lui? Ne vous offense-t on pas bien davantage que ne le peut faire un Livre, lorsqu'on vous apostrophe en plein Theâtre, & qu'on vous reproche en face, que vous êtes un

menteur, un fourbe, un fâcheux, un grondeur, un Tartufe, un Mysantrope, un mauvais Auteur. L'Acteur qui vous peint ces portraits où vous vous reconnoissez, presente à vos yeux par la force de l'expression, qu'un Livre n'a pas, tous les traits qui vous ressemblent. Je n'ai eu garde, Monsieur, de prendre de pareilles licences, & ce n'est que sans consequence que j'ay attaqué des gens que personne n'oseroit deffendre.

Prenez, *me dites-vous, dans un autre endroit de vostre Lettre,* conseil d'un amy sage, sur le choix des Pieces dont vous rempliſſez

rempliſſez vos Mercures, car je parie qu'un autre en feroit de meilleurs que les voſtres, des Ouvrages que vous ſupprimez & dont vous dérobez la connoiſſance au Public. *Vous m'en avez ſans doute envoyé quelques-uns, Monſieur, que je n'ay apparamment pas oſé mettre au jour. Vous êtes vif, violent même, & je ſuis fort trompé, ſi ce n'eſt pas de vous que j'ay receu un Memoire fort étendu ſur la querelle des Anciens & des Modernes, dans lequel vous maltraitez fort Madame Dacier qui eſt une Dame tres reſpectable :*

vous ne l'avez pas vû imprimé, & c'est là justement ce qui vous tient au cœur.

Vous écrivez fort bien, Monsieur, vous avez beaucoup d'esprit & d'érudition, mais pour me vanger de l'injustice de vos reproches, je ne vous souhaite d'autre mal que celui de vous voir en ma place pendant quelques mois, je ne sçai malgré les avantages que vous croyez avoir sur moi, comment vous vous en tireriez.

Vous n'avez sans doute pas bien lû le Mercure du mois de May dont vous avez fait à tout

hazard une dissection cruelle, puisque vous m'adressez la critique de certains termes qui vous y ont choqué. Ils ne sont pas à moy, Monsieur, & l'homme d'esprit que vous y blâmez est un des meilleurs & des plus braves Athletes que nous ayons dans la Litterature.

Au reste, je presume que vous ne m'avez jamais vû, vous me traitez d'homme contrefait, quelque commune que soit ma figure, personne n'avouëra qu'elle merite les injures que vous lui faites.

Je n'ay plus qu'un mot à vous dire : il y a quinze mois que je

fais le Mercure, & je vous proteſte avec ſerment que vous êtes le premier qui m'ait écrit une Lettre deſobligeante. Si on ſe met dans le goût de m'en écrire de ſemblables, je vous promets de les brûler toutes, & de ne ſonger qu'à être d'orénavant, comme vous me le conſeillez, humain, poſé, & raſſis autant que je pourray le devenir. Je ſuis ſincerement, Monſieur, Voſtre, &c.

Avançons, Mademoiſelle, ne laiſſons point ici languir la narration, la matiere eſt belle. Il s'agit de parler un moment

des bontez du Roy ; quand il vivroit encore mille ans & plus, on n'auroit jamais rien de meilleur à dire. Sa Majesté toûjours attentive au choix des sujets qu'elle honore de ses graces, a donné les deux Charges d'Aumônier que possedoient M. l'Abbé de Sourches à present Evêque de Dol, & M. l'Abbé de Brancas à present Evêque de Lizieux, l'une à M. l'Abbé de Froulay, Chanoine & Comte de Lyon, & l'autre à M. l'Abbé de Rochebonne, aussi Chanoine & Comte de Lyon ; & à M. le Mar-

quis d'Arpajon, Chevalier de l'Ordre de la Toison d'or & de Saint Lüis, & Marêchal de Camp, son agrément pour le Gouvernement de la Province du Berry qu'il a acheté cent mil écus de M. le Duc de Noailles. Sa Majesté a ajoûté à cette grace un brevet de retenuë de deux cens mil livres. Elle a accompagné ce present de tous les agréments imaginables pour M. le Marquis d'Arpajon, & lui a fait sentir qu'elle se souvenoit avec plaisir de ses derniers services en France, & de ceux qu'il a eu le bonheur

de rendre en Espagne à Sa Majesté Catholique, qui l'a pour cette consideration honoré de l'Ordre de la Toison d'or.

Le Gouvernement de Berry ne vaut à present que vingt mil livres de revenu, autrefois il en valoit trente-six; mais il est un des plus considerables du Royaume, & il a toûjours été possedé par des Princes du Sang, & des plus grands Seigneurs.

A propos de Princes du Sang, on vient heureusement, Mademoiselle, de m'apporter une Ode que M. Martineau

de Solleyne, dont vous avez sans doute vû plusieurs fois, & lû les Ouvrages, a faite pour S. A. S. M. le Duc. Il a eu l'honneur de l'envoyer à ce Prince. Il l'a receuë de bonne grace, & je croi que, comme vous, le Public la recevra bien aussi.

A. S. A S. MONSEIGNEUR le Duc, Gouverneur de Bourgogne, ſéant à l'ouverture de l'Aſſemblée des Etats de la Province à Dijon, le 20. May 1715.

ODE.

Quelle Cour ſalutaire!
Quel pompeux appareil!
Quel Heros tutelaire
Aſſemble ce Conſeil?
Quel eſt ce jeune Alcide
Qui le remplit d'éclat?
Eſt-ce un Dieu qui preſide
En ce brillant Senat?

Son ſeul air peut l'apprendre
Dés qu'on l'a regardé :
Sçauroit-on ſe méprendre
Aux traits du grand Condé ?
C'eſt ſon ſang ; ſa vaillance
Eſt peinte ſur ſon front ;
Le feu, la reſſemblance,
Le port, tout en répond.

Auguſte & digne race
Jeune Bourbon c'eſt toy,
Qui ſuis déja la trace
Du vainqueur de Rocroy ;
Toy, que l'impatience
De voir finir nos maux,
Prompt à noſtre deffenſe
Fit voler aux aſſauts.

Aigle qui nous apportes
L'ordre du Souverain,
Par tout où tu te portes
Le Ciel devient ſerein.
Ton eſſor militaire
Secondant ton deſir,
Pour début, nous ſçût faire
Un tranquille loiſir.

Viens, Minerve te guide
Aux Conſeils, aux Combats;
C'eſt-elle qui decide
Par ta bouche, & ton bras.
De nos biens, de nos teſtes
Illuſtre Protecteur,
Ajoûte à tes conqueſtes
Celle de noſtre cœur.

Les Legions Romaines
Répandoient moins d'effroy
Que celles que tu menes
N'en inſpirent ſous toy ;
Sans eſtre Chef d'Armée
D'abord tu nous appris
Combien la Renommée
Te deſtine de Prix !

Ton nom comme un Tonnerre
Fit fuir pour coup d'eſſay
Le Demon de la Guerre ,
De Bouchain , de Doüay ;
Mars , qui fait ton étude ,
Vit rentrer ſous nos Loix
Le Queſnoy pour prélude
De tes premiers exploits.

En éprouvant ſes armes
Le Germain dans Landau
Ne trouva plein d'allarmes
Qu'un funeſte tombeau.
Fribourg bien-toſt en poudre
Revit ſur ſes Ramparts
Condé ravir la foudre
A l'Aigle des Céſars.

Du char de la Victoire,
Pour nous vole ici bas :
Un autre champ de gloire
T'attend en nos climats.
Une nouvelle palme
Fruit des plus doux travaux
T'offre au milieu du calme
Des triomphes plus beaux.

Plein de dons politiques
Prens, jeune Salomon,
Des affaires publiques
Prens en main le timon;
Et par d'autres ſpectacles
Viens reſſemblant aux Dieux
Hâter par tes oracles
Le bonheur de ces lieux.

Rempli tes deſtinées:
Signale ta grandeur:
Seroient-elles bornées
A la ſeule valeur?
Aſſez de ces merveilles
T'érigent en Heros
Couronne ici tes veilles
Par noſtre plein repos.

Dans un pieux Monarque
L'amour du monde entier,
Que respecte la Parque
Blanchy sous le laurier.
Tu vois renaistre Auguste
Au gré de nos souhaits,
Viens briller Prince juste
Au Temple de la Paix.

Tel qu'un astre polaire
Traçant la route au Port
Du même aspect éclaire
Et marque un heureux sort.
Tel tu fais nostre joye
En nos yeux tu la lis
Il suffit qu'on te voye
Nos vœux sont accomplis

Noſtre effort ſans murmure
*Soutint divers * fléaux ;*
Un zele ſans méſure
Porte encor nos fardeaux ;
Mais l'amour te partage
Entre l'Etat & nous ,
Tu deviens un preſage
Du deſtin le plus doux.

Il n'eſt plus rien de rude
Pour nous quand tu parois ;

* Depuis la ſterilité de 1709. & les allarmes d'irruption du coſté de la Breſſe en 1711. les fréquens debordemens d'eaux affligerent de dommages particuliers la Bourgogne, qui fut enſuite plus vivement frappée qu'aucune autre Province, de la mortalité des beſtiaux.

Libre d'inquietude
Le cœur vole à ta voix ;
Commande : on execute ;
Et jaloux de ſervir
Le peuple ſe diſpute
La gloire d'obéïr.

Déja tu repreſentes
Aux Peuples ébloüis
Dans tes vertus naiſſantes
L'éleve de Loüis ;
Et t'en montrant l'image
Par tes talens divers
Tu t'aſſures l'hommage
Des vœux de l'univers.

Plus grand que ta naiſſance

Tu tires ta ſplendeur
De ton intelligence
Autant que de ton cœur ;
En toy, l'eſprit étonne,
Et joint en même temps
Les fruits de ſon Autonne
Aux fleurs de ſon Printemps.

Tandis que ta prudence
Eclate en mille traits
On ne ſent ta puiſſance
Que par tes ſeuls bienfaits ;
Ils conſacrent l'uſage
De tes titres pompeux,
Tel Titus à ton âge
Rendoit le monde heureux.

Vous, qui dans ſa jeuneſſe
Voyez, Nobles Guerriers,
Quel éclat la ſageſſe
Répand ſur ſes lauriers:
Admirez ſa perſonne
En qui les Dieux ont mis
La valeur de Bellonne,
Et les mœurs de Themis!

Moins touché que luy-même
De tes divers beſoins,
Tu dors, Peuple qu'il aime,
A l'abry de ſes ſoins:
Sûr, qu'il ne peut ſe croire
Heureux en dignité,
Qu'il n'ait encor la gloire
De ta Felicité.

Son ame non commune
Que rien n'enfle ou n'abat,
Fait toute ta fortune
Et l'eſpoir de l'Etat;
Trop heureuſe Province
Dont il eſt le ſalut,
Dois tu moins à ce Prince
Que ton cœur pour tribut!

Cette Ode eſt comme je vous l'ay dit de M. Martineau de Solleynne, qui ne manque guere les occaſions de marquer ſon attachement à S. A. S. & à l'agrément de ſe faire un nom dans la Republique des Lettres par le ſuccés de ſes

pieces, dont le choix du Heros augmente encore le prix.

Nous tirons à la fin, Mademoiselle, & je vous invite ſerieuſement à voir de quelle maniere je vais m'y prendre pour arriver au dénoüement de ma piece, C'eſt là ordinairement où l'on attend tous les Auteurs. Liſez.

J'ay juſqu'à preſent montré tant de zele pour Meſſieurs les Comediens, & je me ſens un ſi grand fond de tendreſſe pour eux, que je ne puis pas me reſoudre à laiſſer échaper la

moindre occasion que j'ay d'en parler. Quoique le sujet ne soit pas fort interessant de luy même, je suis incorrigible là dessus. On parle volontiers de ce que l'on aime. . . Cela est dans le cœur.

Un Samedy 20 de ce mois on presenta dans la Salle de la Comedie, la Tragedie d'Andronic, qui fut suivie de la premiere representation *de la fausse Veuve*, ou *du Jaloux sans jalousie.*

Cette Tragedie qui est vrayement belle, & remplie de toute la majesté du Cothurne,

fit rire à gorge déployée tous les Spectateurs, je ne ſçay pourquoy ; mais je penſe que la comique diſtribution des rôles contribua parfaitement à ces éclats. Andronic fit tout ce qu'un grand Acteur peut faire, & fut toûjours applaudi ; mais l'Empereur ſon pere ne le fut pas ; au contraire, on ne luy voulut jamais accorder le titre d'Empereur. Il faut avoüer que le Parterre eſt bien malin de ne pas ſe prêter quelquefois aux Acteurs. Cependant cet Empereur alla ſon train juſqu'à la

fin de la piece. La Tragedie finie, on luy dit d'annoncer, ce qu'il fit en ces termes.

MESSIEURS,

Nous aurons l'honneur de vous donner demain le Joüeur & le Grondeur : je souhaite que la petite Piece que vous allez voir, vous fasse rire autant que vous avez ri à la grande.

Mille applaudiſſemens ſuivirent cette ſaillie, & chacun luy ſçût bon gré de n'avoir pas plû dans la Tragedie. La petite piece enfin commença ; mais le

le souhait de l'Acteur ne fut pas rempli. On y rit quelquefois par ricochet & par cantons.

Le succés infortuné de cette Comedie, n'oste que peu de chose ou rien, du merite de son Auteur. Il est homme de beaucoup d'esprit, & sa muse est mere de cinq enfans, dont l'aîné qui est *le Curieux impertinent*, est celuy qui sent le plus son bien. La chûte de cette petite piece fit soupirer le Public aprés les Spectacles de la Foire S. Laurent qui fut enfin ouverte le 25. de ce mois. *Juillet* 1715.

Dés ce même jour, la Comedie & l'Opera furent deserrez, comme de raison. Chacun courut en foule chez les Sieurs Dominique & Baxter. La réputation des Auteurs qui travaillent pour eux, avoit déja promis à tout le monde des plaisirs interessans à la Foire. Mille & mille personnes de tout âge, sexe, qualitez & condition y furent en effet, y resterent avec toute la satisfaction imaginable, & en sortirent charmées des nouveautez qu'elles venoient d'y voir. Au Jeu de Belair sur tout, les fail-

lies continuelles, la fine critique, les bons mots, la conduite & la propreté du Spectacle, répandirent sur toute l'assemblée un air de sereniré & de gayeté qu'on ne voit point ailleurs.

A l'ouverture de ce Théâtre, les lustres allumez & la toile levée, le Sieur Saurin qui est un des meilleurs & des principaux Acteurs de cette *Compagnie*, s'avança & fit le compliment qui suit.

MESSIEURS,

Nous vous avons preparé pour

cette Foire plusieurs nouveautez dans le goût de celles qui nous ont paru vous avoir fait plaisir. Vous n'attendez point de nous de ces excellentes Comedies que vous ne trouvez même ailleurs que trop rarement ; vous sçavez que les bornes qu'on a mises à nostre Theâtre, ne nous permettent point de vous donner des Pieces parfaites, & de-là naît l'indulgence que vous avez pour nous. Contens de quelques Scenes risibles, vous pardonnez la foiblesse de l'ouvrage, & reservez vostre severe critique pour les spectacles où vous croyez qu'on doit satis-

faire vostre delicatesse. Cependant, Messieurs, j'oseray le dire, quelque imparfaites que soient ces sortes de productions, elles ne laissent pas de couter autant que les Poëmes reguliers, à cause de la gêne où nous reduisent les vaudevilles. Il est bien difficile de faire ici des choses qui vous piquent, & vous attirent par elles mêmes. Vous ne voulez plus que nos divertissemens soient en pure perte pour l'esprit. Vous voulez des idées neuves, des Scenes saillantes, & quoique vous aimiez les Personnages Italiens, vous n'aimez pas qu'ils grimaçent en ta-

barins grossiers. Si des representations badines vous divertissent, des Jeux bas ou trop outrez vous revoltent. Voilà vostre goût, Messieurs, c'est à nous de nous y conformer ; & c'est aussi ce que nous nous proposons. Si nos talens ne répondent point à l'envie que nous avons de vous plaire, daignez vous prêter à nostre zele, & par bonté laissez nous croire aujourd'huy que nous ne vous deplaisons pas.

A l'autre Jeu, où vous verrez incessamment une piece originale, pleine de feu, d'esprit & de divertissemens nouveaux,

le Sieur Dominique qui eſt le fils d'un pere qui a fait long-temps les plaiſirs de Paris, dans le genre où il réüſſit ſi bien luy même, fit l'ouverture de ſon Théâtre, en ces termes.

MESSIEURS,

Je ne craindrai point de vous avoüer que ce n'eſt qu'en tremblant que j'oſe paroître ſur la Scene; vos judicieuſes cenſures, vôtre gouſt delicat & fin m'inſpirent une juſte frayeur, les pieces de la Foire que l'on traitoit autrefois de pures bagatelles, trouvent au-

jourd'huy des spectateurs difficiles, qui n'accordent leurs applaudissemens qu'aux Ouvrages qui ont droit de les meriter; & nous devons cette glorieuse reforme aux Auteurs distinguez qui veulent bien travailler pour nous, c'est Messieurs cette attention pour nos Spectacles qui cause ma crainte, quelques mesures que nous prenions pour vous contenter, le succés est toûjours incertain.

Arbitres souverains du destin d'un Auteur,
Pour lui vostre bon goût s'irrite, ou s'intereſſe,
Et quand vous ſiflez une piece,

Vos

Vos siflets attaquent l'Acteur,
Il est pourtant le moins cou-
pable;
Mais il faut se soumettre à
vos justes decrets:
Je respecte trop vos Arrests,
Et quelque malheur qui m'ac-
cable
Si vous me condamnez, Spec-
tateur équitable,
Je n'en appelleray jamais.

Je ne vous parle point, Mademoiselle, des applaudissemens que reçûrent ces deux complimens, vous en avez au moins entendu un, & vous

ſçavez qu'il fut ſuivi d'une repreſentation ſi agréable, que vous m'avez avoüé n'avoir encore vû rien de plus amuſant. Il y a apparence, ſi ces Spectacles ſe continuënt ſur le pied où on les met aujourd'huy, qu'ils effaceront bientoſt juſqu'au ſouvenir des autres.

Ma Lettre doit, ſi je ne me trompe, vous paroiſtre aſſez variée, & je me contenterois volontiers de la longue lecture où elle vous a engagé pour y mettre le ſceau du dernier compliment, s'il ne me reſtoit

pas encore deux ou trois choſes indiſpenſables à vous dire. Vous n'avez vû ny ma Chanſon ny mes Enigmes, & mon Livre ſeroit en verité un plaiſant Livre, ſi ces deux articles n'y eſtoient pas. Je n'ay garde de commettre une faute ſi groſſiere, & la Chanſon que j'ay à vous preſenter me paroiſt trop jolie pour ne pas vous prier de la chanter.

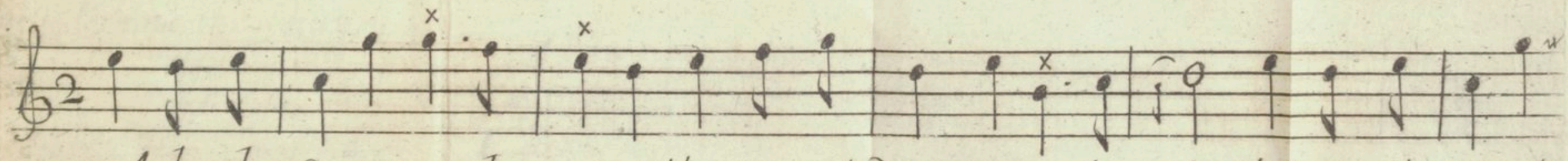
CHANSON.

La Blonde & la Brune. *Vaudeville.*

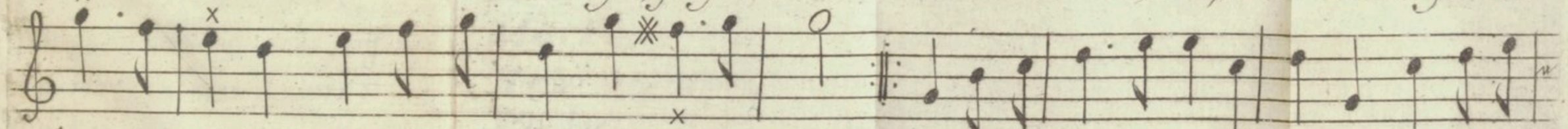
A l'ombre de ce verd bocage,
J'ay trouvé deux rares beautez,
L'Amour a formé leur visage
Sur celuy des Divinitez;
Mais à qui rendrai-je les armes,
Amour determine mes vœux,
Elles brillent de tant de charmes
Que je les aime toutes deux.

L'une eſt une blonde mourante
Qui me ravit par ſa douceur,
Et l'autre une brune piquante

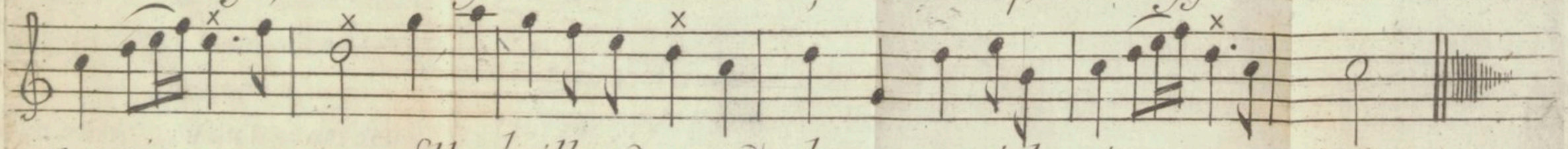
la Brune et la Blonde.



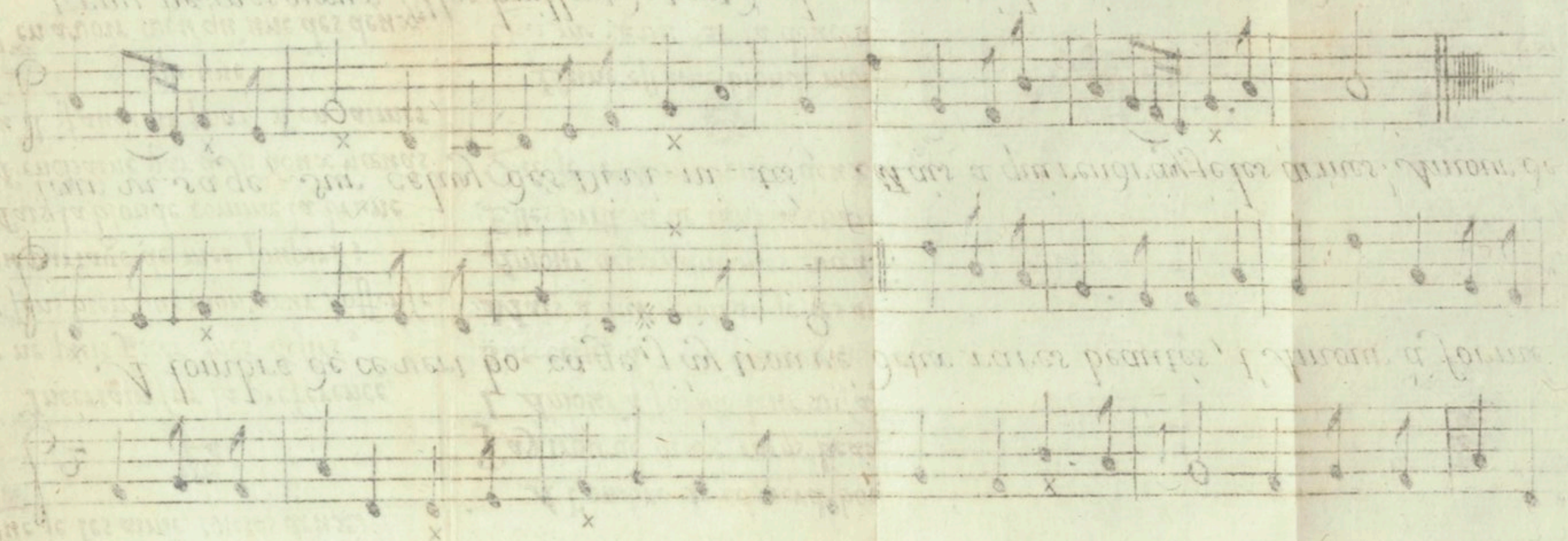
A lombre de ce vert bo-cage, j'ay trouvé deux rares beautés, l'Amour à formé



leur vi-sage, Sur celuy des Divi-ni-tés; Mais à qui rendray-je les armes? Amour de



ter-mi-ne mes vœux, Elles brillent de tant de charmes, que je les aime toutes deux.



Dont les traits me percent le cœur.
A qui faut-il rendre les armes
Amour determine mes vœux,
Elles brillent de tant de charmes,
Que je les aime toutes deux.

Incertain sur la preference
Je ne puis fixer mes desirs,
Je sens bien que mon cœur s'offense
Du partage de mes soupirs;
Mais la blonde comme la brune
M'enchaîne par de si doux nœuds
Qu'il faudroit pour n'en aimer
qu'une
N'en avoir veu qu'une des deux.

Mon cœur eſt toûjours la victime
De leurs merites differens,
Je me fais à moy-même un crime
Du double hommage que je rends.
Ainſi par une Loy cruelle
Je ſuis à la fois dans mes feux
Perfide, volage, infidele,
Conſtant, ſincere, & malheureux.

Si j'exprime à l'une ma flamme
J'éprouve à l'inſtant malgré moy,
Que l'autre en courroux dans mon ame
M'accuſe de mauvaiſe foy.
Charmante brune, aimable blonde,

Blonde aux yeux noirs, brune
aux yeux bleux,
En ma place perſonne au monde
Ne pourroit choiſir de vous deux.

On dit cet Air de M. Deon, & les paroles de l'Auteur *d'un jour au feu des beaux yeux d'une brune.*

Nous paſſerons à preſent aux Enigmes ſi vous voulez, & je vous diray ſans préambule que le mot de celles du mois paſſé eſtoit *le Cheveu* & *le Repas.* Les noms de ceux qui les ont deviné, ſont l'aimable Gogot, la jeune Amarante, les

yeux bleux de Catin, Richard sans peur, l'Amoureux des onze mille Vierges, M. de S. Paul, Avocat au Parlement, Madame Charpentier, femme d'un Notaire, le Marmiton des Muses de Valogne, mon bon Amis Zulphalis, la Blonde solitaire à qui je demande un peu plus d'exactitude & de justesse dans ses Vers, si elle veut avoir le plaisir de voir imprimer ses Ouvrages qui sont toûjours pleins d'esprit, & les six belles d'Offay qui font de fort jolis vers qu'elles ne veulent pas prendre la peine de corriger.

Essayez à present, Mademoiselle, de deviner les Enigmes de ce mois. Je vous annonce par avance qu'elles sont fort difficiles & qu'elles ne sont point de la façon d'un Monsieur qui prit il y a quelques jours la peine de m'en envoïer sous son nom, deux, qu'il avoit eu la bonté de copier dans un Livre.

ENIGME.

Je peux tout transporter sans aucun attelage,
Mes enfans sont toûjours baptisez sans Parrain,

On se plaît à me voir quand le Ciel
est . . ſerain,
On ne m'aime pas fixe, on me craint
trop . . volage.

On fait par mon ſecours & maint
& maint . pillage,
A mon courroux fougueux nul ne
peut mettre un . frain,
Ma voix ſaiſit d'effroy par ſon ton-
nant . refrain
Les tremblants Citoyens de Foreſts
ſans . feüillage.

De moy ſi peu qu'on ait on n'en a
pas un . brin,
Pour détruire ma race on a recours
au . . crin,
A la gloire, aux treſors on peut par
moy pré . tendre.

Il arrive ſouvent que j'y conduis
bon . . train ;
Souvent j'avalle auſſi mieux qu'un
Monſtre . marin ,
L'avide de ces biens qui vient pour
les . . ſurprendre.

AUTRE.

Je ſers auprés des Grands , des
Princes , & des Rois ,
On m'y place , à propos , en diffe-
rens endroits ;
Chaque membre diſtinct , dont
mon corps ſe compoſe ,
Porte mon nom , mais d'un genre
divers ;
Et de plus , il s'applique à bien

plus d'une chose.
De tous les sens, à l'endroit, à l'envers ;
C'est à dire devant, & quelquefois derriere,
Mais c'est dans une seule & tres-grave matiere.
Ainsi ce nom, sans doute, est tres-commun,
Et d'un fort grand usage, en France :
Justice, Police, & Finance
Chacune à part en ont souvent plus d'un.
Tantôt Noble, tantôt Bourgeoise,
Et dans certains tems Villageoise ;
Même on en voit, dans de sales emplois.

Ce nom se trouve en Mer, au Louvre, dans les Bois, Sur les Ponts, sur les Ports, aux Moulins, dans les Plaines, Et suivant le rapport des plus grands Capitaines, Il a toûjours grand part aux plus fameux exploits.

Il me reste encore deux Sonnets en Bouts rimez à vous donner, & de nouveaux Bouts-rimez à vous proposer, & c'est tout.

SONNET
en Bouts-rimez.

D'Iris & d'un flacon j'aime fort
l' . attelage,
Avec eux je me ris des leçons d'un
. Parrain,
Leur commerce me rend le visage
ſerain,
Et tout plaiſir ſans eux n'eſt qu'un
plaiſir . volage.

J'offrirois volontiers tous mes biens
au . . pillage,
Pour pouvoir tour à tour aimer,
boire ſans . frain;
Le bon vin pour Iris me provoque
au . . refrain,
Quand je bois avec elle à l'ombre
d'un . feüillage.

Foin de toy beuveur d'eau qui n'ai-
me pus un . brin ;
Repens-toy ſi tu veux juſqu'à te
prendre au . crin,
S'il t'arrive jamais d'être ſenſible
& . . tendre.

Pour moy ſans t'imiter j'iray tou-
jours mon . train,
Et j'aimerois bien mieux être Loup,
chien . marin,
Que Bacchus ou l'Amour pût ſans
verd me . ſurpendre.

F. T. D. M.

Autre Sonnet à ma loüange.

Que tu fais tous les mois un plai-
ſant . attelage,
Oüy, Mercure, tu plais plus que ton

*vieux . Parrain,
Ton style a plus de tons que n'en
forme un . Serein,
Qui cajole au Printems sa femelle
. . volage.

Tu fais de cent beautez un aimable
. . pillage,
Ton discours n'a besoin d'Eperon ni
de . . frain,
Jamais fades recits, jamais même
. . refrain,
Ainsi le Rossignol chante sur un
. . feüillage.

D'ennuy tu n'as encore sçû causer,
un seul . . brin,
Avec le Vert Galant j'aime à te
voir au . . crin,
Ou conter une histoire originale ou

* M. Devizé.

rendre.

Si tu peux juſqu'au bout ſuivre ce
joly . . train,
Je veux devenir Diable, Hermite,
ou Loup . marin,
Si tu ceſſes jamais de plaire & de
. . . ſurprendre.

Je ne ſuis pas ingrat, Mademoiſelle, & je remercie de tout mon cœur l'Auteur de cet obligeant Sonnet. C'eſt luy-même qui vous propoſe les nouveaux Bouts-rimez que vous allez voir. Ils ſont extrêmement difficiles, tant mieux, vous aurez plus de merite à les remplir.

BOUTS-RIMEZ.

furne
Timoleon
Pantaleon
turne.

Vulturne
Cleon
Leon
Saturne.

Hector
Neſtor
Dunkerque.

Argus
Albukerque
Seragus.

En voici d'autres plus aiſez.
Choiſiſſez.

ramage
fracas
tracas
tapage.

coquillage
Calchas
Cas
fromage.

pointu
têtu
aloüette.

Minon
Toinon
Couchette.

J'ay dit. Ma tâche eſt heureuſement remplie pour ce mois-ci. Je vous aſſûre que malgré le plaiſir que j'ay de vous entretenir, j'en ſuis fort aiſe, & que je ſuis de tout mon cœur, Mademoiſelle,

Vôtre trés-humble & tres-obéïſſant ſerviteur, Mercure.

Avis au Public.

Le Sieur Garneſſon demeurant chez M. *le Préſident de la Garde, ruë de Berry au* Marais, *eſt preſque le ſeul qui ſçache mieux deraciner les Corps des pieds, & guerrir entierement ceux qui en ont depuis un longtems, ſans faire ſeigner, ny ſouffrir la moindre douleur, l'experience qu'il a dans cet art, jointe aux differentes operations qu'il a faites avec ſuecés, n'ont pas peu contribué à luy procurer la connoiſſance de pluſieurs perſonnes de qualité; mais encore à augmenter ſa réputation. Les Certificats, & l'Approbation qu'il a euë de* M. *le Lieutenant General de Police, doivent ſuffire pour exciter ceux qui ſouffrent à chercher du ſoulagement.*

IMPR.

TABLE

Prelude nouveau. 3

Lettre d'un Gentilhomme Picard montois, à l'Auteur. 8

Le Secret du rajeunissement, Livre nouveau, annoncé d'une façon nouvelle. 52

Explication historique des Fables, seconde Edition, augmentée d'un Volume; autre Livre nouveau. 61

Trente Loüis d'or à gagner. . 67

Bouts-rimez remplis, Sonnet. 85

Le Débauché, Sonnet. 87

Autre. 88

Autre. 90

Autre. 92

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE PMER.

TABLE.

Sur les derniers Bouts-rimez, autre Sonnet. 95

Autre Sonnet du même Aut. 97

Autre. 99

Autre du même Auteur. 100

Et encore un autre. 102

Discours de l'Auteur sur les Bouts rimez. 104

Copie de la Lettre d'une Dame à l'Auteur. 107

Belle reflexion de l'Auteur. 127

Rondeau redoublé & decisif, sur le sujet des Anciens & des Modernes. 130

Route de la Navigation faite par l'Armée Navale du Roy d'Espagne pour l'expedition de Maillorque. 134

TABLE.

Reduction de cette Iſle à l'obéïſ-
ſance du Roy Catholique. 151
Nouvelles de Pologne. 161
De Londres. 162
De Malthe. 167
De Blois. 176
Tous les Mercures Galants depuis
1677. juſqu'à 1710. où ils ſe
vendent. 182
L'Apologie de l'ignorance, Livre
nouveau. 184
Diſcours curieux ſur le grand
ouvrage de M. l'Abbé Terraſ-
ſon contre Homere. 188
Hiſtoire galante & tres-nouvelle.
198
Morts. 237
Lettre Apologetique de l'Aut. 253

TABLE.

Dons du Roy. 260
Ode à S. A. S. M. le Duc. 263
Trait comique. 277
Copie du Compliment que le Sieur Saurin Acteur du Jeu de Belair a fait au Public le jour de l'ouverture des Spectacles de la Foire. 283
Autre Copie du compliment du S^r. Dominique au grand Jeu. 287
Chanson. 292
Enigmes. 297
Sonnet d'un Beuveur. 302
Autre Sonnet à ma loüange. 305
Nouveaux Bouts-rimez à remplir. 306
Avis au Public 308

La Figure doit regarder la p. 292.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE IMPR.

8°
L